

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 762.—SAMEDI, 10 DECEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE DE CHINE

P. C. GUILLAUME
LIBRAIRE IMPORTATEUR

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 DECEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Son Séjour, par Carolus.—Nos gravures.—Poésie : Les oies, par Jules Lanos.—Les sensitives, par Marguerite des Champs.—Dom Jean-Marie Abbé (avec portrait).—L'amour du pays natal.—Poésie : Les plaines d'Abraham, par Louis Fréchette.—La légende de Saint-Aubin (avec gravures, par A.-H. de Trémaudan.—La petite Croix Rouge, par Laurette Valmont.—Études historiques, par G. A. Dumont.—Bibliographie.—A la villa des Roses.—Nos fleurs canadiennes : L'iris des champs, par E.-Z. Massicotte.—Notre page musicale.—Une aventure sur Garrick.—Histoire naturelle (avec gravure).—Les chapeaux au théâtre.—Un petit polisson.—Théâtres.—Jeux et amusements—Devinette—Feuilletons.

GRAVURES.—Portrait de l'impératrice douairière de Chine.—Portraits des membres de l'Union Lambillotte de Saint-Sauveur de Québec.—Beaux-Arts : Le petit polisson.—Ce que lit grand'mère. Gravure de mode.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

SON SÉJOUR !...

LE MONDE ILLUSTRÉ a présenté à ses lecteurs, il y a déjà quelque temps, une charmante méditation poétique, véritable bijou de son écrivain littéraire. En admirant ce style pur et élevé, ces allusions au sens profond, le lecteur ne pouvait se méprendre, il n'y a qu'un solitaire pour écrire ainsi. Je veux dire que l'auteur a prouvé par cet écrit, et surtout par ses belles pages sur Chateaubriand et Louis Veillot, qu'il a su se ménager depuis longtemps une solitude où il a cultivé avec ardeur l'amour des lettres et le culte des grands maîtres.

Plus retiré encore à l'heure actuelle, et jouissant d'un repos bien mérité, il continue son travail et fait entendre des accents qui réjouissent et font du bien.

Un poète louisianais (l'abbé Rouquette) a chanté l'utilité d'un repos de ce genre :

Le repos est fertile à qui prie et se voile
Dans ce siècle de bruit, de tumulte et d'éclat,
A qui brille à l'écart, comme une chaste étoile,
Sauvé de son atteinte et de son souffle ingrat !...

De tous temps, cette vie de solitude a eu ses charmes, et il faut admettre que rien de sérieux, de profond, de vraiment beau ne s'est fait sans elle. Les profanes ne cherchent pas à comprendre cette vérité. Ils le pourraient s'ils le voulaient ; mais ils s'acharnent à ne voir en cela qu'effacement et vie perdue. Pauvres gens ! Ils repoussent tout ce qui gêne. L'immolation ne saurait être à leurs yeux qu'une utopie, puisqu'ils ont banni de leur âme la vraie générosité. Ils ne

convoient que plaisirs sensuels, véritable abrutissement, et ils ne réfléchissent pas qu'en se joignant à leurs nombreux adeptes, ils courent constamment à l'assaut du génie des chastes beautés, jusqu'à ce qu'ils aient réussi à en paralyser les salutaires effets. Parlez-leur d'un séjour béni où le silence, le calme sont comme les bords d'un lac immense et souvent agité ; essayez de leur faire comprendre que ce lac est l'image de la vie et que sa grève est l'asile où une âme, après avoir été ballottée sur ses flots, goûte enfin un repos mérité, ils soupireront en la plaignant. Et cependant, s'ils voulaient s'arrêter un instant devant une de ces âmes perfectionnées par les dons de la solitude, comme ils envieraient bientôt son existence bénie, débarrassée des tracas de la terre et si rapprochée des cieux ! Son séjour, loin d'être une prison, est une oasis où le goût du beau, du sublime et du divin a atteint son apogée. Pour elle, rien de vil, de négligeable dans la nature, car partout elle découvre le sourire de Dieu, un épanchement de sa bonté et de sa puissance. Le chant des oiseaux lui semble être celui des anges. Le vent dans la feuillée, l'eau du ruisseau limpide, le vert gazon, les arbres touffus, tout ce qu'elle contemple l'élève bien au-dessus de la terre vers les cimes éternelles où son œil se perd. Et de son séjour de calme et de repos, que de ferventes prières elle formule pour les parents et amis qu'elle a quittés ! Elle les suit de la pensée en voyant de loin les flots de la vie qui, pour elle, n'ont plus d'écueils.

Le silence, l'isolement, la prière, le calme de la vie, quelle admirable situation pour peindre les beautés dont Dieu a parsemé la nature ! Voilà pourquoi le Solitaire du MONDE ILLUSTRÉ dit si bien et qu'on aime tant à le lire.

"N'en doutons pas, écrivait Chateaubriand (*Génie du Christianisme*) nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude." Et quelles sont ces raisons ? On peut dire qu'elles se résument toutes en une seule : impossibilité d'apprécier les beautés littéraires, surtout de les goûter, de les mettre à profit, sans le calme de la retraite.

Il n'est pas nécessaire pour cela de s'enfoncer dans la forêt, d'habiter une grotte. Ceux qui l'ont fait avaient en vue un sacrifice et accomplissaient une œuvre très méritoire. Mais vivre dans le monde comme si on n'y était pas, au moins à certaines heures ; aimer les murs d'une chambre isolée où l'esprit peut méditer, approfondir, s'asseoir en compagnie des livres de notre belle littérature française, les repasser avec soin et amour, y puiser les leçons de toutes sortes qui en découlent, en un mot, étudier pour agrandir ses idées, afin de se rendre plus utile, voilà autant d'avantages attachés à cette vie du Solitaire du MONDE ILLUSTRÉ, dont les écrits décorent si bien ses pages. En les lisant avec quelque attention, il est facile de se convaincre que l'auteur n'est pas retiré d'hier de tout ce qui peut ternir l'éclat des beautés littéraires. Depuis longtemps, il a poli le miroir de son âme de manière à recueillir tous les rayons des douces lumières. Voilà pourquoi le reflet est pur et vrai. Tombant sur un prisme bien disposé, son œil discerne tout de suite toutes les couleurs, toutes les nuances, et après s'être longtemps appliqué à découvrir les écueils, il peut sûrement indiquer la meilleure route, les nautoniers les plus habiles, capables de mener au port. Cette mer de la vie qui fait entendre tant de gémissements peut donc être moins terrible, et le soleil qui plonge dans ses eaux parfois si troublées reparaitra plus beau au matin des veilles studieuses et au réveil de plus nobles pensées.

Parmi ces guides littéraires sous le rapport de la beauté de forme et de fond, Chateaubriand et Veillot nous ont été montrés. Le lecteur pouvait facilement reconnaître les traits délicats de l'un et la mâle énergie de l'autre.

Chateaubriand a peint ses tableaux ravissants qui étalent sous nos yeux les diverses beautés du *Génie du Christianisme* ; Veillot s'est tenu sur la brèche, ferme et courageux, défendant jusqu'à sa mort les grands principes et les hommes suscités par Dieu pour les propager. Chateaubriand a pour ainsi dire disposé à la lutte, après la tourmente révolutionnaire, en faisant

aimer la terre promise, patrie des enfants de vraie lumière, et en ravivant l'admiration de ses riches produits ; Veillot a pris les armes, déployé l'étendard de la foi du Christ et l'a fièrement tenu à la tête de l'armée chrétienne pour la mener sûrement à la victoire.

Le genre de défense, d'attaque et de triomphe, a été beaucoup plus constant, plus efficace, plus héroïque, je dois dire, du côté du grand Veillot ; mais il faut bien reconnaître que le charme du chef-d'œuvre de Chateaubriand, le *Génie du Christianisme*, restera dans le monde comme un monument de suave littérature, un écrivain d'ineffables beautés que les hommes judicieux admireront toujours.

En dépit des efforts d'une littérature décadente, ses pages ravissantes ne seront jamais lacérées, à raison sans doute de leur valeur réelle, mais aussi, comme l'a si bien dit notre Solitaire, parce que l'Eglise et la France en garderont un souvenir impérissable, avant tout parce qu'elles forment un poème ayant pour objet des choses qui ne meurent point.

CAROLUS.

NOS GRAVURES

UNION LAMBILOTTE DE QUÉBEC

L'antique capitale du Bas-Canada — il y a moins de deux siècles, elle l'était de tout le Canada — a une marque à laquelle on reconnaît un peuple de race, issu d'une longue lignée de héros : elle garde intacte sa religion, ses coutumes, sa langue, la belle, la noble langue des cours.

Là, le Canadien ne rougit pas de parler français ; là aussi, on ne permet pas à l'anglais de s'introduire dans le langage sonore venu "du beau pays de France."

LE MONDE ILLUSTRÉ compte une grande quantité d'amis, là-bas : combien de jeunes personnes, que de jeunes gens lui envoient leurs pages ; souvent empreintes de la poésie dans laquelle vit la belle ville.

Nous sommes heureux de donner, en ce numéro, un groupe de jeunes gens de Québec : ce sont des musiciens. Poésie et musique, doux chants, douces exhalaisons de l'âme !... Quoi d'étonnant de les voir en si grand honneur à Québec ?

Ville aux grands souvenirs, cité poétique, sur les rochers de laquelle viennent chanter, dans leur éternel clapotis musical, les eaux du majestueux Saint-Laurent, les vagues du superbe Océan !... Oh ! dans vos murs que nulle saleté ne salit, gardez toujours jalousement, gardez-les sans tache, notre foi, notre langue, vos habitants si pleins d'urbanité, votre jeunesse studieuse, gaie, héritière des qualités, des vertus des premiers Canadiens !

DE THERMES

L'IMPÉRATRICE DE CHINE

Les récents événements qui ont agité le Céleste Empire ont mis en lumière la physionomie de cette souveraine qui, plus d'une fois déjà, prit une part prépondérante dans les affaires politiques de son pays.

Contrairement à l'opinion courante, l'impératrice dont il s'agit n'est point la mère, mais bien la tante du jeune empereur.

Veuve de l'empereur Tsien-Fung, qui mourut en 1861, après avoir fui sa capitale, à l'approche de l'expédition anglo-française, elle prit la régence pendant la minorité de Tung-Chi, fils d'une autre femme du roi. En 1875, à la mort du souverain, qui n'avait régné que deux ans, elle reprit la direction des affaires de l'Etat pendant la minorité de l'empereur actuel, fils d'un frère de son mari.

Depuis cette époque, elle a toujours gouverné, plus ou moins, à sa fantaisie. Elle a dû imposer au tsung-li-yamen (ministère des affaires étrangères) sa volonté avec une énergique détermination, en s'appuyant toujours sur les conseils de Li-Hung-Chang. De nombreuses tentatives ont été faites pour miner son autorité et son influence. Le prince Kung, décedé il y quelques mois, était un de ses plus ardents opposants. Jamais, toutefois, elle n'a été réellement vaincue, et les éclipses de son prestige n'ont jamais duré plus d'une ou deux semaines.

SIMPLES CHOSES

LES OIES

Il était un pastoureau
Qui jouait des ritournelles
Sur une flûte en sureau
Tout en gardant ses aganelles.

Passant le long du chemin
Plein de l'ombre des ormoies,
L'écoutait, la gaule en main,
Rose la gardeuse d'oies.

Tous les jours elle venait
Paître sa bande imbécile
Où la flûte résonnait
Guidant le troupeau docile.

Or, en écoutant les sons
De la musique champêtre,
Une dizaine d'oisons,
Dans le clos, un jour, vont paître.

— " Laisse, Turc, dit le berger.
Laisse-là, la compagnie,
Qui vient ainsi manger
Chez nous, sans cérémonie. "

Rose accourt : " Ah ! j'ai perdu
Dix beaux oisons de ma bande ;
Tu me vois, l'air éperdu,
Les chercher parmi la brande.

Et la faute en est à toi ;
La flûte qui va sans trêve
Chantant, me met hors de moi
Et m'emporte dans un rêve.

Mon cœur, sous mon caraco,
Chante avec elle et se pâme ;
Je suis l'âme de l'écho,
L'écho la voix de mon âme.

Mes oisons... Ah ! les voici,
Permet, voisin, que j'emmène
Mes beaux oisons hors d'ici,
Hors de ce champ, ton domaine. "

" Halte-là, dit le berger ;
On ne sort pas comme on entre,
Quand on s'est venu goryer,
Dans mon trèfle jusqu'au ventre.

Pour aller à l'opéra
On se fend d'une couronne ;
Et ma musique il faudra
Payer très cher, ma luronne !

Un seul baiser, qu'en dis-tu ?
— " Merci, voisin, c'est tout comme.
Je suis fille de vertu,
Mes baisers sont pour mon homme. "

— " Me veux-tu bien pour ton mari,
Rose, ô Rose, ma voisine,
Ou que je meure, mari,
De ta hauteur assassine ?

Je possède dix journaux
En jachère, une prairie
Où vont paître mes agneaux,
Plus un bœuf à l'écurie.

Je possède une maison
Dont le toit en tuiles jaunes
Perce entre la frondaison
Des bouleaux blancs et des aunes.

Mon troupeau sera le tien ;
Le veux-tu, Rose chérie ?
Tout ça, Rose, t'appartient
Si tu veux qu'on se marie. "

— " Je sais à peine ton nom,
Mais ton franc discours me touche.
Berger, je ne dis pas non :
Qu'entre nous rien ne soit louche !

Je ne dis pas non, bien sûr ;
Mais, veux-tu d'une humble fille
Qui n'a que sa part d'azur,
En ce monde, et son aiguille ?

— " Mon nom est Jacquot Perrin,
Violon de la kermesse ;
C'est moi qui chante au lutrin
Le dimanche, à la grand'messe.

Cessons de parler d'argent,
Comme les grands et les riches ;
Je serai moins exigeant,
Les bergers ne sont pas chiches.

S'en aller à travers champs
Sous le ciel que le soir dore,
Parmi les bois pleins de chants,
Le long de la rive sonore ;

S'en aller comme l'oiseau
Que Dieu nourrit sans qu'il sème,
Ou le lys que, sans fuseau
Il vêt mieux que le roi même ;

S'en aller la joie au cœur,
Sans remords et sans entraves,
Du bon petit air moqueur
Des paysans bons et braves,

Cela vaut des lingots d'or ;
Libre quand on se réveille,
On est riche, quand on dort
Et qu'on est belle et pas vieille.

Riche-est être heureux de peu,
De ses gros habits de bure,
De son maigre pot-au-feu
Et des dons de la nature.

C'est cueillir le même grain,
C'est travailler côte à côte,
Descendre du même train
Et monter la même côte.

Dans la peine, c'est d'être un
Et c'est partager ses joies ;
C'est, enfin, mettre en commun,
Moi, mes moutons, toi, tes oies.

Tu ne dis rien : tu consens.
Irons-nous au presbytère
Faire publier les bans
Dimanche, par le vicaire ?

— " Ne forçons point le destin ;
Accorde-moi jusqu'à Pâques
Et tu sauras, pour certain,
Si je serai dame Jacques. "

La morale de ceci,
Amis lecteurs, la voici :

Las ! combien souvent, ignorant nos voies
Ne sommes-nous point menés, tour à tour,
Non seulement en amour,
Par des moutons et des oies.

Jules Mario Lanos.

LES SENSITIVES

S'il est des personnes accessibles à toutes les joies
qui passent, ou plus ou moins empressées à saisir au
vol les indices du bonheur, il en est d'autres au con-
traire, qu'aucun plaisir n'émeut et qu'aucun spectacle
ne récréé.

Le cas est exceptionnel, mais il existe ; et l'on voit
des personnes d'une piété solide, d'une rectitude admi-
rable de jugement, se laisser choir dans les flots de la
mélancolie sans que rien puisse les en retirer. C'est
là un de ces naufrages peu communs où vont sombrer
quelques âmes à la suite d'une épreuve ou d'une sé-
rieuse déception !

Pour ne pouvoir ainsi — dans un moment de lutte
suprême — résister aux orages inévitables qui mena-
cent généralement tous les cœurs et toutes les têtes, il
faut que ces êtres soient d'une nature éminemment
subtile, presque de la même organisation que les
Sensitives, fleurs si frêles et si tendres que le moindre
souffle les ternit et que le plus léger contact les dé-
compose.

Pauvres fleurs ! pauvres âmes ! Nul ne partage leur
impressionnabilité ; on ne cherche pas à les com-
prendre ; elles sont vouées à l'oubli des uns, vexées
par l'ironie des autres et sont contraintes de se retran-
cher elles-mêmes derrière le mur glacé de l'indiffé-
rence publique. Rien n'échappe à ces natures déli-
cates ; pour elles, le moindre geste est une révélation
et le moindre regard est une sentence. Souvent ceux
qui les froissent ne se doutent pas de l'influence né-
faste qu'ils exercent, mais ils ne leur enlèvent pas
moins, comme aux plus tendres fleurs, le prestige de

leur grâce et le principe de leur vitalité. — Eh ! bien
pitié !

Pitié pour Elles ! Sachons bien les reconnaître, ces
toutes fragiles créatures, et donnons-leur cette goutte
d'eau dont elles ont soif : un peu de charité chré-
tienne.

MARGUERITE DES CHAMPS.

DOM JEAN MARIE ABBÉ

Le Canada a eu l'honneur de posséder depuis le mois
d'août, un ami sincère du progrès de l'agriculture dans
la personne du R. P. Dom Jean Marie, né Auguste
Choutau, abbé mitré de l'Abbaye de Bellefontaine, au
diocèse d'Angers.

C'est en 1881 que le R. P. Abbé répondit à l'appel
de feu l'abbé Rousselot, curé de Saint-Jacques, et
qu'il envoya au pays quelques-uns de ses religieux
fonder la colonie des Trappistes d'Oka, dont l'abbé de
l'abbaye de Notre-Dame-du-Lac orne si bien le joyau
de nos institutions religieuses dans le diocèse de
Montréal.

De cette communauté est sortie la colonie de Notre-
Dame de Mistassini, en 1892, au Lac Saint-Jean.



Quelque temps auparavant, le R. P. Abbé répondant
au dessein de feu Mgr. Taché, qui voulait voir les
Trappistes s'établir dans son diocèse, vint au pays
pour établir sa nouvelle colonie, qu'il vient encore
de visiter. Le R. P. Abbé de Bellefontaine est doué
d'une énergie extraordinaire. Elu abbé à l'âge de 26
ans, il n'a cessé depuis 32 ans, d'améliorer l'abbaye de
Bellefontaine, qui est aujourd'hui l'une des plus belles
de France.

Le R. P. Abbé après avoir passé quelque temps à Oka
s'est embarqué pour la France. Il aime tout particu-
lièrement le Canada, et ceux qui ont eu l'occasion de
visiter l'abbaye de Bellefontaine, ne peuvent que
témoigner de la bienveillance du R. P. Abbé de
Bellefontaine pour les Canadiens-français.

L'AMOUR DU PAYS NATAL

Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son
palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa
montagne que l'habitant de la plaine à son sillon.
Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer
son sort contre celui du premier potentat de la terre.
Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souve-
nir ; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents,
ses nuages. Il n'aspire qu'à manger du pain d'orge,
à boire du lait de chèvre, à chanter dans la vallée ces
ballades que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit
s'il ne retourne au sol natal. C'est une plante de la
montagne ; il faut que sa racine soit dans le rocher.

CHATEAUBRIAND.

LES PLAINES D'ABRAHAM

*Passant, dépose ici ta sandale, ô mon frère !
Ce sol est saint, silence ! et que tes pas amis
Foulent avec respect le gazon funéraire
Qui recouvre les os des géants endormis.*

*Montcalm et Wolfe ! ô noms sacrés de notre histoire !
Tous deux vous avez eu ce destin fortuné :
Que votre lutte épique et votre double gloire
Ont consacré l'essor d'un peuple nouveau-né !*

*Régiment d'Austruther, régiment de la reine !
Rouges, blancs, clans d'Écosse et gars de Plougastel,
Tous ont mêlé leur sang sur la fameuse arène,
Et leur nom plane ici sur ce roc immortel.*

*De ces hauteurs, la voix de leurs ombres nous crie
De ne point violer leur éternel repos.
Ils sont morts pour leur roi, pour leur patrie
Allons-nous rester sourds à l'appel des héros ?*

Tarduit de l'anglais de Wm McLennan,
par LOUIS FRÉCHETTE.

LA LÉGENDE DE SAINT-AUBIN

Puisque notre grand écrivain, M. Louis Fréchet, a parlé si souvent aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de la Loire-Inférieure, je serai sans doute mal venu de vouloir aussi en dire quelque chose, car je sais fort bien que je n'ai pas, comme lui, ce qu'il faut pour intéresser, c'est-à-dire un style délicieusement captivant. Cependant, comme j'ai passé moi-même la plus grande moitié de ma vie dans ce département, je ne puis résister à l'envie que je ressens d'en dire quelques mots... et je me risque.

Il n'est pas douteux que la Bretagne est un des pays les plus pittoresques qu'il y ait au monde, l'un de ceux où l'on rencontre le plus, pour ainsi dire à chaque pas, de spectacles merveilleux, soit que la nature tour à tour sauvage et sérieuse les fournisse, soit qu'ils existent comme vestiges des temps reculés et mystérieux.

C'est certainement surtout dans la "Bretagne bretonnante" qu'il faut aller pour être plus certain de trouver ces spectacles divers dont nous parlons : on y trouve plus que dans le reste de ce beau pays, les dolmens et les menhirs, les gorges profondes et les rochers abrupts, sans parler des énormes calvaires de granit et des futaies sans issue.

Il y a cependant un coin du pays des Gallos—la Loire-Inférieure—qui a, pour ainsi parler, comme empiété sur le cachet exclusif des trois départements qui composent ce qu'on est convenu d'appeler la Basse Bretagne—le Morbihan, le Finistère et les Côtes du Nord. Il faut dire, par exemple, que cette contrée touche le Morbihan par un côté : or, qu'y a-t-il de plus bas-breton, de plus bretonnant que le Morbihanais !

Le Bourg-de-Batz, le Croisic, Mesquer, Piriac, et,



GUERANDE.—PORTE SAINT-MICHEL

par dessus tout, Guérande, occupent ce petit coin de pays où les habitants sont demeurés Bretons "jusqu'au bout des ongles."

Guérande est une petite ville de quelques milliers d'habitants, sise à environ six kilomètres en dedans des terres, sur la côte sud-ouest de la Bretagne. C'est une des plus anciennes villes de la péninsule armoricaine : en 1365 — si j'ai bon souvenir — y fut signé le traité qui mit fin à la guerre de succession de Bretagne.

De fortes murailles assez bien conservées l'entourent et lui donnent un air très pittoresque en même temps que très imposant. Ces vieux murs crénelés rappellent en foule les souvenirs des temps passés et les brèches, parfois très larges, faites aux contreforts, ramènent devant l'esprit la pensée des gigantesques combats auxquels prenaient part nos valeureux ancêtres.

Le Guérandais est fier de sa ville et l'aime d'une affection vraiment idolâtre. Qu'il se trouve un jour éloigné de son lieu de naissance, il en parle sans cesse et ne vit que pour y retourner mourir.

En dedans des fortifications se trouve une magnifique église en pierres de taille, comme on n'en bâtit malheureusement plus de nos jours. Elle porte le titre pompeux de collégiale, et figurerait dignement dans n'importe quel évêché sous celui de cathédrale.

Près de la porte d'entrée, en dehors, on montre la chaire de pierre d'où saint Vincent Ferrier donnait ses instructions au peuple, qui accourait de tous les points de l'horizon pour entendre sa parole magique.

Cependant, le patron de la ville est saint Aubin,

évêque d'Angers : nous en donnerons tout à l'heure la raison.

Un peu plus à gauche, en sortant de la collégiale, une chapelle—aussi en pierres de taille énormes—attire l'attention du touriste : on la nomme Notre-Dame-la-Blanche, je ne sais trop pourquoi : c'est dans son enceinte que fut signé ce fameux traité de 1365. Une plaque commémorative, près de la porte principale, rappelle ce fait historique.

Hors les murs, en sortant par la porte Saint-Michel, on trouve le Petit-Séminaire, ancien couvent de religieuses, dont nous raconterons quelque jour la curieuse fondation, et où celui qui écrit ces lignes a passé huit années de sa vie. Qu'on ne s'étonne plus, après cela, qu'il aime aussi son Guérande comme un vrai Guérandais.

Mais revenons à saint Aubin et à sa délicieuse légende.

Pour peu que l'on ait étudié l'histoire de notre chère mère patrie — la France — on se souvient toujours, comme d'un point culminant, de ces fameux Normans et de leurs affreuses pirateries le long des côtes occidentales d'Europe, et en particulier la France. Nantes fut saccagée par leurs hordes de brigands : de fait, tout le pays eut à se plaindre plus ou moins—plutôt plus que moins—de leurs actes de sauvagerie.

Comme le reste de la contrée, Guérande eut sa part des ignobles visites de ces bandits, mais plus heureuse que ses sœurs, elle n'eut pas trop à se plaindre de leurs actes de vandalisme, non pas que les Normans l'épargnèrent, mais parce que le ciel lui accorda une protection visible.

Les pirates s'étaient, dit la légende, avancés jusque sous les murs de la ville. Sur leur passage, tout avait été mis à feu et à sang, et les pauvres Guérandais se préparaient à un sort semblable, car ils n'étaient pas en nombre pour résister.

Néanmoins, on ferma les portes de la ville et les gens d'arme se préparèrent courageusement à la lutte, tandis que les femmes et les enfants, renfermés dans l'église, adressaient au ciel leurs plus ferventes supplications.

Bientôt des cris féroces retentissent, et les machines de guerre des Normans commencent à vomir sur les fortifications leurs amas d'énormes moellons, qui s'abattent avec fracas sur les blocs de granit s'opposant, heureusement, à leurs poussées formidables.

Les habitants répondent de leur mieux à l'attaque de l'ennemi : ô miracle ! tous leurs coups portent, tandis que ceux de leurs hideux adversaires n'atteignent personne. Cette remarque leur donnant un redoublement de courage facile à imaginer, les voilà devenus assez hardis pour se décider à faire une sortie contre l'ennemi.



A droite, clocher de Notre-Dame-la-Blanche

GUERANDE.—FORTIFICATION ET COLLÉGIALE DE SAINT-AUBIN

Tout-à-coup, au moment où les pirates s'y attendent le moins, le pont-levis de la porte principale de la ville—la porte Saint-Michel—s'abaisse et se couvre aussitôt de guerriers armés jusqu'aux dents, qui s'élancent en avant en poussant de grandes clameurs.

Les Normans, étonnés de tant d'audace, n'en peuvent croire leurs yeux : ils s'arrêtent ; bientôt, comme poussés par une main mystérieuse, ils lâchent pied et uient en tous sens, poursuivis par les braves Guérandais que leur succès inespéré encourage d'autant plus.

Les assiégés poussent maintenant leurs adversaires devant eux, les harcelant sans cesse de leurs flèches lancées d'un œil sûr. Chaque coup porte, chaque flèche abat un homme ou un cheval.

C'est un spectacle vraiment magnifique de voir cette poignée d'hommes poussant ainsi devant elle sur la lande immense une véritable armée d'autres hommes auxquels, jusque là, rien n'avait pu résister.

Soudain, cependant, la chance semble vouloir changer de côté. Les Normans, honteux enfin de fuir, honteux d'être vaincus par ce qu'ils appellent quelques mauvais paysans, se retournent. A cette volte-face inattendue, les Guérandais plient, mais continuent à se battre en désespérés, aimant mieux périr jusqu'au dernier que de fuir.

Hélas ! ils ne sont pas assez nombreux pour faire face, et ils vont succomber sous le nombre de leurs ennemis revenus de leur stupeur.

Mais quel est ce nuage brillant qui descend du ciel avec une rapidité vertigineuse ? Quel est-ce guerrier éblouissant qui monte ce cheval blanc comme la neige, soufflant des torrents de fumée et de flammes de ses naseaux démesurément ouverts ? Est-ce que le Dieu, que leurs femmes et leurs enfants implorèrent là-bas, leur enverrait un de ses anges pour les aider à repousser les envahisseurs ?

Ils n'en doutent plus et cette certitude décuplant leur courage, ils viennent à bout des hordes normandes que l'apparition céleste a d'ailleurs épouvantés au delà de toute expression.

On montre encore aujourd'hui l'endroit où le pied du cheval de Saint-Aubin se posa quand l'envoyé du ciel vint fournir son aide aux Guérandais désespérés. A cette place une croix s'élève, en souvenir de ce fait miraculeux.

C'est depuis ce jour que la Collégiale de Guérande se trouve placée sous le vocable de Saint-Aubin, évêque d'Angers.

N'est-ce pas, qu'avec une telle légende, on peut être fier de se dire Guérandais ?

A H de Trémaudan.

Kérane par Montmartre, Assa.

LA PETITE CROIX ROUGE

A deux yeux bruns.

A bord du *Vésuve*, grande frégate qui traversait les mers depuis longtemps, vivait un petit matelot, à l'œil brun, au front candide, et sur ce visage, bruni par les ardeurs du soleil, on voyait encore se dessiner des traits fins et délicats. Victor avait quinze ans, il ne connaissait que la mer avec ses vagues argentées, ses flots écumeux, son flux et son reflux, le vent avec ses plaintes monotones, ses soupirs mélancoliques ; son chez soi, c'était sa frégate ; il ne se rappelait pas qu'autrefois, il y a treize ans de cela, il vivait loin des beaux flots bleus, avec une femme au regard triste et mourant, qu'il aimait, qu'il nommait sa mère... Il ignorait que son père, dans un accès de noire colère, avait fui loin de son épouse, que depuis ce jour la douleur, petit à petit, avait paralysé le cœur de cette femme qui, mourante, lui avait légué pour unique bien une petite croix de corail. Plus tard, il avait été recueilli, un soir qu'il allait s'endormir sur la tombe de cette femme qu'il aimait encore, et depuis, il n'avait plus vécu, il n'avait plus dormi que sur le "Vésuve."

Chaque matin, lorsque le jeune matelot revêtait son uniforme, il regardait avec amour, avec curiosité, sa

petite croix et se disait à lui-même : " Qui me l'a donc donnée pour que je l'aime tant ? Serait-ce ce vieux matelot qui épia toutes mes actions, que j'aime et qui semble m'aimer ?... Serait-ce ce fier capitaine, qui me commande si doucement de son regard plein de mystère ?"... Et le pauvre enfant cachait soigneusement dans les plis bleus de son habit sa petite croix rouge.

Un jour, un violent orage se déchaînait sur la mer ; les éclairs déchiraient les nues, les roulements du tonnerre semblaient ébranler toute la surface des eaux ; le vent balayait les flots agités, et ballottait la frégate sur les vagues noirâtres...

Tout-à-coup, un craquement se fait entendre : les voiles se déchirent, les cordages se rompent ;... les éclairs luisent encore, le tonnerre n'a pas cessé ses grondements, et le vent siffle toujours.

Tous les matelots sont dans l'attente : ils tremblent, eux qui ont essayé tant de tempêtes, qui n'ont jamais reculé pour rien, qui ont vu tant de ces scènes déchirantes, de ces adieux cruels ;... ils tremblent à l'approche du capitaine, car ils savent que l'un d'eux va être choisi, et qu'il devra obéir sous peine de châtiement... Le voici, le fier capitaine, au front courbé comme sous le poids d'une souffrance mystérieuse ; il promène son regard sévère sur ce groupe de subalternes, braves et lâches à la fois ; d'un geste, il montre au petit mousse, les débris de cordages, suspendus au grand mât de misaine. Le commandement était formel et le pauvre enfant, en proie à la peur, part aussitôt, monte dans les mâts, répare tout et va redescendre, mais ô fatalité... en plaçant le pied sur une vergue inférieure, celle-ci, ébranlée par les secousses du vent, se rompt, et le pauvre enfant tombe à l'eau !...

L'orage est fini... le soleil vient de percer les nuages, et se cache déjà à l'horizon ; l'arc-en-ciel colore le bleu firmament de ses teintes variées, et la brise du soir soupire faiblement dans les cordages.

Le jeune Victor repose doucement ; le capitaine tient dans sa main fiévreuse, les doigts glacés du petit mousse... Mais ce n'est plus le maître sévère, ce n'est plus le fier amiral ; ce n'est plus le tremblant serviteur, ni le timide matelot... C'est le père qui a retrouvé son enfant, c'est l'orphelin qui a retrouvé son père, c'est le mari repentant dont la mystérieuse souffrance se traduit en larmes abondantes ; c'est l'enfant dont la joie naissante déborde en caresses affectueuses !... Le jeune mousse lève son grand œil brun sur l'amiral, et voit dans ses mains tremblantes, sa petite croix de corail qui vient de lui rendre le bonheur, en lui dévoilant les secrets de son triste passé !...

Le père et l'enfant vécurent longtemps sur le *Vésuve*, et quand le vent se plaignait bien fort dans les mâts et les voiles, le capitaine n'envoyait plus Victor réparer les vergues et les cordages.

LAURETTE DE VALMONT.

Montréal, décembre 1898.

ETUDES HISTORIQUES

LE JOURNALISME MONTRÉALAIS

Le Recueil Littéraire, revue bi-mensuelle, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois, se composait de vingt-quatre pages. Le premier numéro parut le 10 avril 1891. Il prit plus tard le titre de *Gleaner*. Il était rédigé exclusivement par les jeunes littérateurs du temps. Dr Pier Bédard, propriétaire.

La Science pour Tous, journal paraissant le 5 et le 10 de chaque mois, vit le jour le 5 juillet 1891. Il était publié et rédigé par M. Meyer, chimiste analyste. Bureau : 38, rue Saint-Vincent. Courte existence.

The Sunday Morning, dont l'existence fut brève, parut pour la première fois le 24 avril 1892. C'était un journal à nouvelles. Il avait une partie française.

La Fortune, journal mensuel, s'occupant de littérature et d'économie sociale, commença à paraître en mai 1892. Ce journal donnait des primes en argent à

ses lecteurs. Il était publié par le Dr Pierre Bédard et M. Rodolphe Brunet. Il vécut quelques mois.

L'Orchestre, était un petit journal illustré qui fit son apparition dans l'automne de 1893 et qui dura jusque vers le printemps de 1894. Il se donnait comme l'organe des théâtres de Montréal, surtout de l'Opéra Français, et, de fait, il ne publiait que des choses théâtrales. Son bureau était au No 13, rue Saint-Jacques.

Le Chat Noir, journal humoristique mensuel, commença à paraître en juin 1893. Il se composait de quatre pages ornées de vignettes. M. Albert Turcotte en était le propriétaire. Il n'en a paru que quelques numéros.

Le Drapeau Libéral, portait pour devise les mots suivants : " A tous mêmes droits ; à chacun selon son mérite." Ce journal libéral était rédigé par M. Michel Vidal, et publié par M. Cadieux de Courville. Le premier numéro parut le 9 décembre 1893. Il était hebdomadaire et il avait quatre pages, grand format. Son existence fut courte.

La Croix de Montréal, journal hebdomadaire de quatre pages, fit son apparition le 30 mai 1893. Il était rédigé en collaboration. M. J.-M.-A. Denault en était l'éditeur. Ce journal, qui était publié dans les intérêts de la religion catholique, n'eut pas une longue existence.

Le Coin du Feu, revue mensuelle féminine, a vu le jour en janvier 1893. Cette revue est de trente-deux pages et ornée de vignettes dans le texte. Une femme de lettres bien connue, Mme Raoul Dandurand, avait charge de la rédaction de cette revue depuis sa fondation ; a vécu près de trois ans.

La Libre Parole, journal hebdomadaire, avait quatre pages, grand format. Il se disait le défenseur des partisans de la séparation de la province de Québec du reste de la Confédération canadienne. M. Michel Vidal en était le rédacteur et le Dr Pierre Bédard le propriétaire. Le premier numéro parut le 11 mars 1893, et il discontinua de paraître le 20 mars de la même année.

L'Italo-Canadese était l'organe de la colonie italienne de Montréal. Ce journal, qui était hebdomadaire et qui se composait de quatre pages, petit format, commença à paraître dans la première semaine d'avril 1894. Son bureau était au no 150, rue Sainte-Catherine, et M. Pietro Catelli en était le propriétaire. Ce journal a existé environ deux ans.

L'Essai n'a publié que cinq ou six numéros. Il avait seize pages et était imprimé au bureau du MONDE ILLUSTRÉ. Il était hebdomadaire et il s'occupait exclusivement de littérature. Le premier numéro parut le 8 décembre 1894.

G.-A. DUMONT.

BIBLIOGRAPHIE

Nos remerciements à M. M. J.-B. Rolland & Fils, de Montréal, pour l'envoi de leurs trois publications pour 1899.

1o. *L'Almanach Agricole, Commercial et Historique*, 33ème édition, a sur ses précédents l'avantage d'une augmentation de seize pages, lui permettant de joindre à ses renseignements, ceux de l'administration des divers départements de la Province de Québec ; l'historique du Monument de Champlain, récemment inauguré, avec illustration et des variétés du meilleur choix.

2o. *L'Almanach des Familles*, 22ème édition, se distingue encore par son abondance de conseils, recettes d'économie, légendes, etc. Entre autres, celle d'un *Revenant*, racontée à M. Ph.-A. de Gaspé, par le père Romain Chouinard, sans être nouvelle, provoque souvent le sourire par sa grande naïveté.

3o. *Le Calendrier de la Puissance du Canada*, la feuille la plus complète de ce genre, et l'ornement mural de chaque foyer catholique, vient aussi de paraître pour 1899.

Ces trois publications se vendent chez tous les principaux marchands, au prix de cinq centins chacune.

A LA VILLA DES ROSES

Dédié à Monsieur A...

I

C'était juillet... C'était l'été... Dans les prés, les épis ondulaient leur tête jaunie, comme la mer qui berce au soir ses vagues dorées par un soleil couchant. A la Villa des Roses, dans les grands arbres du verger, les oiseaux chantaient leur chant d'été. C'était par un radieux matin de juillet ; le soleil lançait ses chauds rayons dans les allées de la Villa, et sous une faible brise, les fleurs se balançaient doucement, laissant tomber de leurs corolles, comme une pluie de diamants.

Hélène de Préval se promenait à pas lents, à travers les fleurs de son jardin. A la voir marcher, la tête basse, l'œil rêveur, on devinait vite que quelque chagrin secret brisait son âme de vingt ans. Et pourtant, il fait si bon de vivre, il fait si bon d'aimer à vingt ans ! Hélène n'avait connu de la vie que les sourires et les roses, et pour la première fois, elle voyait une larme briller à sa paupière, pour la première fois, elle sentait l'épine meurtrir son jeune cœur !

Adrien de Montargues aimait Hélène. Un jour, il l'avait vue à sa fenêtre, à travers un rideau de roses. Ses grands yeux noirs étaient tristes, et le vif incarnat de ses joues la faisait aussi rose que les fleurs de sa fenêtre. Depuis, chaque jour, à la même heure, Adrien passait doucement sous la fenêtre en fleurs. Hélène était là, chaque fois, mais immobile, fixant son grand œil noir dans le vide, au loin, comme préoccupée d'un rêve, d'un songe !

Hélène de Préval, depuis un an, aimait Olivier de Belfort. Que lui importait à elle, qu'Adrien de Montargues passât tous les jours sous sa fenêtre, si Olivier venait tous les matins à la "Villa" lui offrir quelques fleurs, et recevoir en échange quelques roses. Adrien était riche, Olivier était pauvre. Mais n'avait-elle pas sa fortune à lui donner le jour où elle l'épouserait ?

Si, par ce radieux matin de juillet, Hélène était triste, si aux chants de l'oiselet, sa voix ne répondit pas, c'est que depuis deux jours Olivier n'avait pas paru à la "Villa des Roses". Hélène venait de cueillir quelques fleurs, qu'elle attachait négligemment à son corsage, lorsque le bruit d'un pas précipité la fit se retourner, et près d'elle, elle vit Olivier, la figure pâlie, le regard attristé. Un affreux pressentiment s'empara de son âme, mais retrouvant du courage dans son amour, elle n'hésita pas à lui demander l'explication de son absence. Olivier baissa la tête, un peu de rose marqua ses joues, et pour toute réponse, il glissa dans les mains de la jeune fille quelques fleurs cueillies le long du chemin. Il baisa les doigts mignons que lui tendait Hélène et s'éloigna lentement dans la grande avenue de la "Villa," emportant le souvenir de son amour, le souvenir des heures bénies, passées à la "Villa des Roses." Hélène sentait que son amour allait mourir ! Oh ! Qu'il faisait froid dans son cœur, couvert de toute la mélancolie d'un premier désenchantement !

II

C'était octobre. C'était l'automne. Les dernières fleurs étaient tombées ; leurs tiges avaient fléchi sous le voile blanc des premières gelées. A la "Villa des Roses", sur l'avenue, les vieux chênes profilaient l'ombre de leurs branches effeuillées. A la fenêtre en fleurs, les roses avaient disparu ; quelques feuilles jaunies restaient encore, et cependant, tous les jours, Adrien passait, comme au temps des roses, comme au temps des fleurs.

Depuis le départ d'Olivier, Hélène de Préval était restée ensevelie dans sa douleur.

Elle n'avait revu personne. Elle songeait à son bonheur d'autrefois, tombé avant l'heure, comme ces petites fleurs blanches qui gisent sur l'herbe des vergers. Par un des derniers jours d'octobre, elle recevait une lettre écrite par une main fatiguée. La signature d'Olivier de Belfort l'avait fait trembler et avec rapidité, elle lut :

Je vais mourir, Hélène. Votre absence me tue. J'étais pauvre ; pour vous avoir, je voulais être riche. L'ambition a fait de moi un faussaire. Pardonnez-moi ! Aimez Adrien de Montargues. Il est digne de vous, avec sa fortune il a sauvé mon honneur. Il est encore riche, Hélène ; oubliez-moi. Aimez-le pour le service qu'il m'a rendu, pour l'amour qu'il vous donne ! Adieu, Hélène ! Je n'ai pu vivre près de vous... je meurs loin de vous !...

III

C'était janvier. C'était l'hiver ! Les prairies étaient blanches avec leurs épais manteaux de neige, les bois étaient dépouillés de toute leur verdure. A la "Villa des Roses", autour de la fenêtre déflourie, la neige formait comme une dentelle de givre, sur des flocons d'ouate.

Depuis trois mois, Adrien de Montargues venait régulièrement à la "Villa". Hélène avait oublié Olivier mais elle ne pouvait aimer Adrien.

Sur les ruines de son premier amour, elle ne laissait croire que la plante de l'amitié, et Adrien qui se croyait aimé, ne recevait du cœur de la jeune fille, qu'une vive gratitude, et un peu de sympathie.

Par un soir de janvier, Hélène de Préval, dans son petit boudoir, attendait Adrien. Oh ! Qu'elle était belle, ce soir-là, dans son négligé de soie rose ! Ses grands yeux noirs semblaient plus tristes. On aurait dit qu'elle revoyait en rêve son bonheur d'autrefois, disparu aussi vite que ces petits nuages dorés que le crépuscule efface ! L'arrivée d'Adrien tira Hélène de sa mélancolie. Il déposa dans ses petites mains un bouquet de roses, parsemé de violettes de Parme.

— Demain, dit-il, vous aurez vingt-et-un ans, demain, lorsque je passerai sous votre fenêtre déflourie, si vous m'agréz, laissez tomber quelques roses sur la neige du chemin.

Hélène avait aimé. Hélène avait oublié. Elle avait senti son cœur se glacer sous les cendres de son premier amour, et depuis, son âme s'était égarée dans les sentiers du bonheur. Au dernier soir de ses vingt ans, un affreux pressentiment bouleversait tout son être. Il lui semblait que sa vie s'en allait comme une ombre qui glisse au soir, et que de l'année qui s'ouvrait, elle ne verrait luire que l'aurore. Le souvenir d'Adrien vint frapper son esprit.

— Non, dit-elle, je ne puis l'agréer. Il croit à mon amour et dans mon cœur je ne sais lui donner qu'une vive gratitude. Mais il ne saura jamais... je me dévouerai pour lui, comme un jour il se dévoua pour celui qui me ravissait mon bonheur !

Le lendemain le soleil envoyait ses reflets de cristal dans la fenêtre déflourie, et quand Adrien passa lentement près de la Villa, deux roses liées par une violette de Parme gisaient sur la neige étincelante...

IV

C'était mai. C'était le printemps. La terre avait enlevé son manteau d'hermine pour revêtir sa parure d'émeraude ; les fleurs s'ouvraient dans les prairies, dans les buissons, sous les brises tièdes du printemps. A la "Villa des Roses," les lilas avaient fleuri et, à la fenêtre en fleurs, les rosiers de mai ouvraient leurs premiers boutons. Oh ! Oui, c'était la vie qui recommence. Mais, pour Hélène de Préval, c'était la vie qui finit. Et le printemps qui rajeunit les âmes, qui refleurit la terre, évanouissait les rêves d'Adrien de Montargues.

Par un matin de mai, où le soleil se jouait à travers les grands chênes de la "Villa des Roses," Hélène de Préval reposait inerte, sur son lit funèbre ; ses joues avaient des tons de lis fauchés, ses lèvres semblaient garder un dernier sourire, et dans ses mains d'ivoire s'entrelaçait une guirlande de roses, liée par une gerbe de violettes de Parme. Même dans la mort, Adrien avait dû croire à l'amour d'Hélène !

A la petite chapelle de Notre Dame des Anges, le jour où la cloche devait jeter dans l'air le carillon du mariage d'Hélène de Préval avec Adrien de Montargues, le glas funèbre tintait lentement... d'Hélène, il ne restait plus que le dernier écho d'un dernier son... l'adieu de l'héritière de la "Villa des Roses".

LAURETTE DE VALMONT

NOS FLEURS CANADIENNES

L'IRIS DES CHAMPS

L'Iris des champs.—*Iris foetidissima* : Famille des Iridées

Le nom d'Iris est une allusion aux brillantes couleurs des fleurs de ce genre type de la famille des Iridées. Dans la mythologie, Iris était la déesse messagère des Dieux. Pour une raison qui m'échappe, Junon la changea en arc-en-ciel et depuis lors ce phénomène a pris le nom de la déesse.



Les Iris ont été chantées par les poètes et leurs formes majestueuses ont été souvent reproduites par les architectes et les sculpteurs. Dans le langage des fleurs, Iris, en général, veut dire : message, et particulièrement : ardeur, confiance ou flamme selon la couleur dominante.

L'Iris des champs est dénommée par les Anglais "plante au rosif," parce qu'ils prétendent que son odeur rappelle celle du bœuf rôti. Cela ne s'accorde guère avec son nom latin qui ferait supposer que son odeur est très désagréable.

Cette plante nous vient d'Europe. Elle s'est évadée de nos jardins pour fleurir ici et là dans les bois. On la voit rarement.

B. J. Massicot

(Reproduction interdite)

LA JEUNESSE

Ce sont des sots qui disent que l'âge de la jeunesse est fait pour qu'on s'amuse. Le jeune âge est fait afin qu'on y prenne de bonnes habitudes, qui puissent être utiles pendant le reste de la vie, et pour qu'on acquière des connaissances, grâce auxquelles on pourra remplir honorablement la carrière que les aptitudes auront porté à choisir. C'est à cela qu'il convient de songer avant tout, d'autant plus que le bonheur n'est point incompatible avec le bon emploi de la jeunesse. Bien au contraire, les jeunes gens dont la vie est un mélange d'occupations et de plaisirs simples, ont en sommes plus de jouissances que les jeunes gens les plus dissipés. C'est la vie simple, ce sont les occupations utiles qui font goûter les moindres délassements, tandis que les divertissements ne sont autre chose qu'une broderie sur un fond d'ennui.

NOTRE PAGE MUSICALE

MARCHE PROMENADE

C. LATANÉ

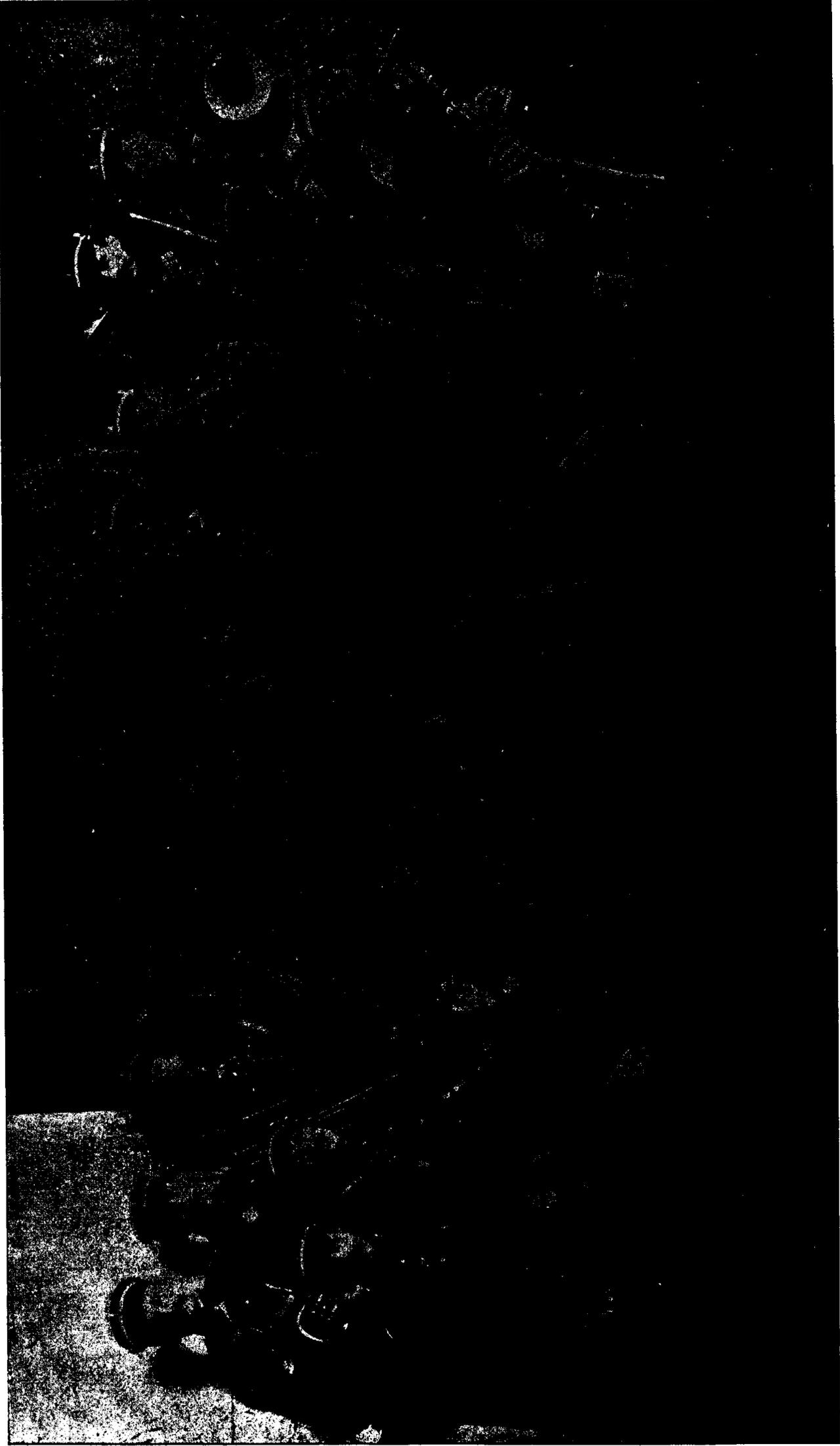
PIANO

TRIO

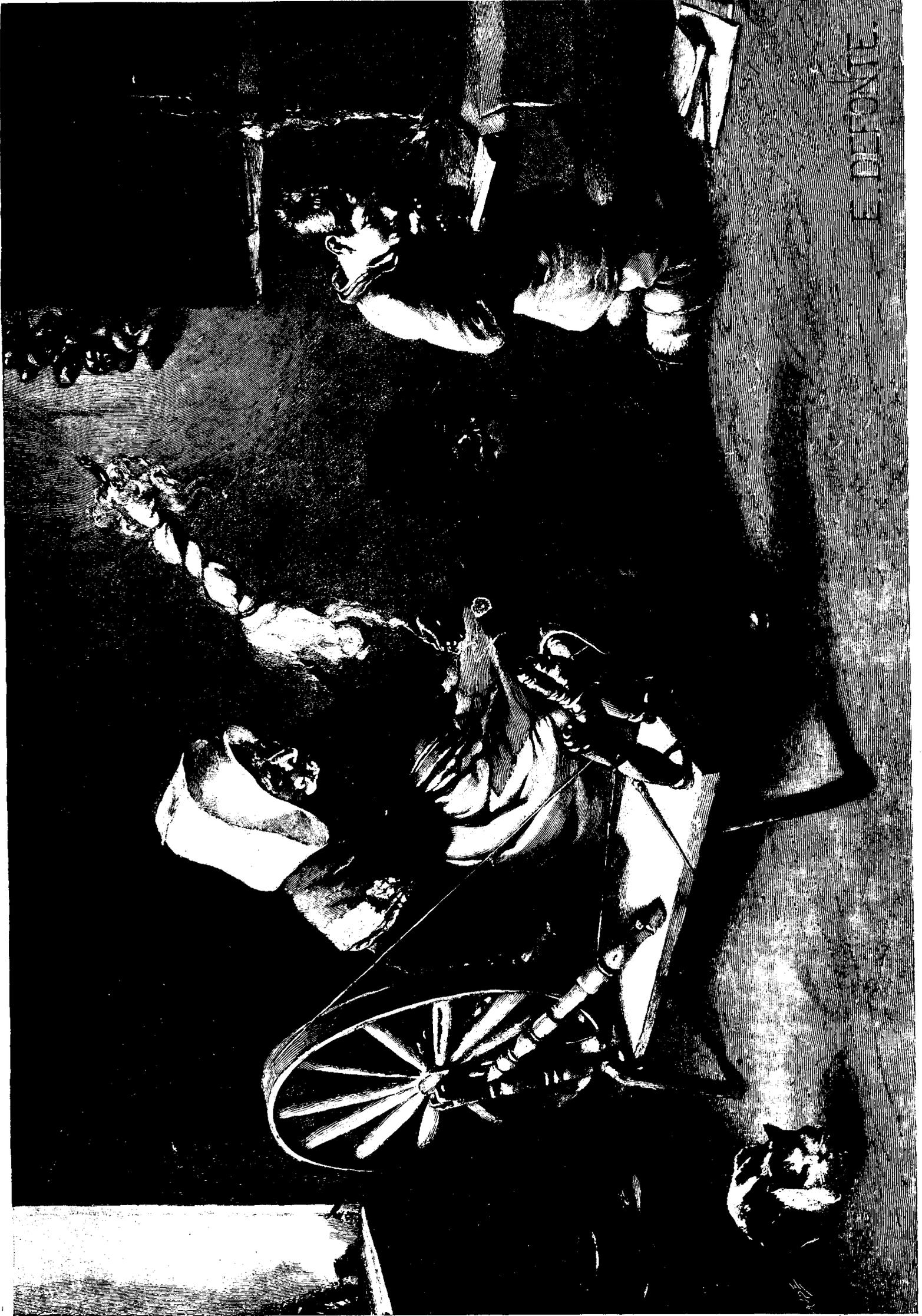
40 14

Extrait du "Passe-Temps," Montréal

UNION LAMBILLOTTE DE SAINT-SAUVEUR DE QUEBEC



Jos Lapointe	Chs Labelle	G. LaJeunesse	P. Légaré	F.-N. Faber	F. Blouin	G. Landry	Z. Bertrand	J. Duchesneau	J.-F.-X. Robitaille	Jos. Noël
Att. Lortie	C.-G. Plamondon	G. LaJeunesse	Art. Lortie	E. Larochelle	E. Larochelle	Chs Lacroix	O. Bertrand	G.-J. Svravy	Art. Tremblay	Art. Paquet
			U. Moisan	Jean Plamondon	Elz. Vézina			R. Houid		



BEAUX - ARTS. — Un petit polisson, tableau de M. Edmond Defonte

UNE AVENTURE SUR GARRICK

Par une belle matinée de printemps, deux hommes se promenaient dans un bois des environs de Londres. L'un d'eux, jeune encore, grand et bien taillé, se nommait Georges Pillow.

Son teint pâle, ses joues creusées, la profonde tristesse de son regard attestaient une récente douleur ; et les larmes abondantes qu'il versait en ce moment, le tremblement nerveux de son corps prouvaient un chagrin intense : il venait de perdre son père.

L'autre, plus âgé, était Garrick, le célèbre acteur anglais.

— Voyons, mon pauvre Georges, dit Garrick, console-toi. Tu suivras bientôt le chemin de ton père si tu continues à tant pleurer. La mort, vois-tu, est une cruelle qui se bouche les oreilles et nous laisse crier ; et le pauvre en sa cabane au toit de chaume, et le riche en son resplendissant palais, et l'enfant au berceau, et le vieillard courbé sous le poids des ans, sont sujets à ses lois.

— Je le sais bien, M. Garrick, mais il était si bon ! je l'aimais tant !

— Pauvre enfant ! personne ne le connaissait mieux que moi ; il était mon ami, mon compagnon, mon confrère. Je l'aimais, moi aussi ; et, quand il est mort, j'ai senti les sanglots m'oppresser et les larmes couler de mes yeux. Mais, contre l'irréparable, il faut se résigner, courber la tête et bénir la main divine qui nous frappe. Voyons, sèche tes larmes, cessons ce douloureux entretien et parlons de tes affaires. Que te reste-t-il ?

— Hélas ! mon bon M. Garrick, il ne me reste rien ; je n'ai pas le sou.

— Hein ? rien ?... Et la fortune de ton père ?

— Mon père s'était engagé dans des spéculations avec le cabaretier Crawford. Peu avant sa mort, il lui remit tout son avoir, c'est-à-dire mille livres sterling. Mais l'affaire s'est passée sans témoin, et Crawford jure n'avoir jamais rien reçu.

— L'as-tu menacé de la justice, mon garçon ?

— Il n'existe aucune preuve ! et que peut la justice contre les menteurs et les fripons ?...

— Tu as raison... que faire ?...

Pendant qu'il parlait, Gaspard ne s'était pas aperçu du changement de Garrick. Son dos s'était voûté, ses traits s'étaient amaigris, ses longs bras pendaient à ses côtés. C'était un tout autre personnage que Georges avait devant lui, tant la transformation était complète. On aurait juré Lazare sortant du tombeau ; et jamais, peut-être, celui qui avait fait trembler les théâtres sous les applaudissements, n'avait remporté une aussi brillante victoire sur la nature.

— Viens avec moi, dit Garrick.

Tous deux s'engagèrent dans les rues obscures et étroites ; dans une sorte de ruelle, ils aperçurent une maison sale et noire. Sur le seuil de la porte, Crawford attendait paisiblement les buveurs.

Il voit ces deux hommes s'avancer vers lui, et croit d'abord que c'est une vision : mais bientôt il entend une voix sombre, une voix d'outre-tombe lui souhaiter le bonjour.

Il croit avoir affaire au diable en personne et, effaré, saisi d'une terreur folle, il veut se dérober au regard du faux Pillow.

L'acteur entre et, tranquillement, demande à boire. Crawford, pétrifié, n'osait ni reculer, ni avancer ; les yeux hagards, la bouche béante, la conscience tourmentée, il contemplait ce revenant.

— Veux-tu bien nous servir, cabaretier du diable, dit Garrick en frappant du poing sur la table.

En entendant ses mots, le fourbe n'y tint plus ; il sortit et revint quelques instants après, tenant dans ses mains tremblantes le malheureux coffret.

— Voilà, la somme est intacte, balbutia-t-il. Mais, au nom du ciel, parlez, parlez vite.

— Volontiers, dit Garrick. Mais comptons d'abord. Assieds-toi, là, près de moi... bon... tu nous aideras. Une... deux... dix... cent... mille. C'est bien ! J'ai tout mon argent. Au revoir, mon bon ami, et, bonne chance !

Garrick sortit. Mais, à peine au dehors, il reprit sa

physionomie normale et salua en souriant le cabaretier ébahi et furieux.

— Au secours ! au voleur ! je me suis laissé prendre ! Mon argent ! Oh ! Mon argent !

— Ne crie pas tant, lui dit Garrick, et profite de la leçon ; il en arrive toujours ainsi aux voleurs et aux fripons. Bonjour, mon honnête ami.

Ottawa, novembre 1898.

FIDELIS.

HISTOIRE NATURELLE

L'HABITATION DE QUELQUES PAGURES

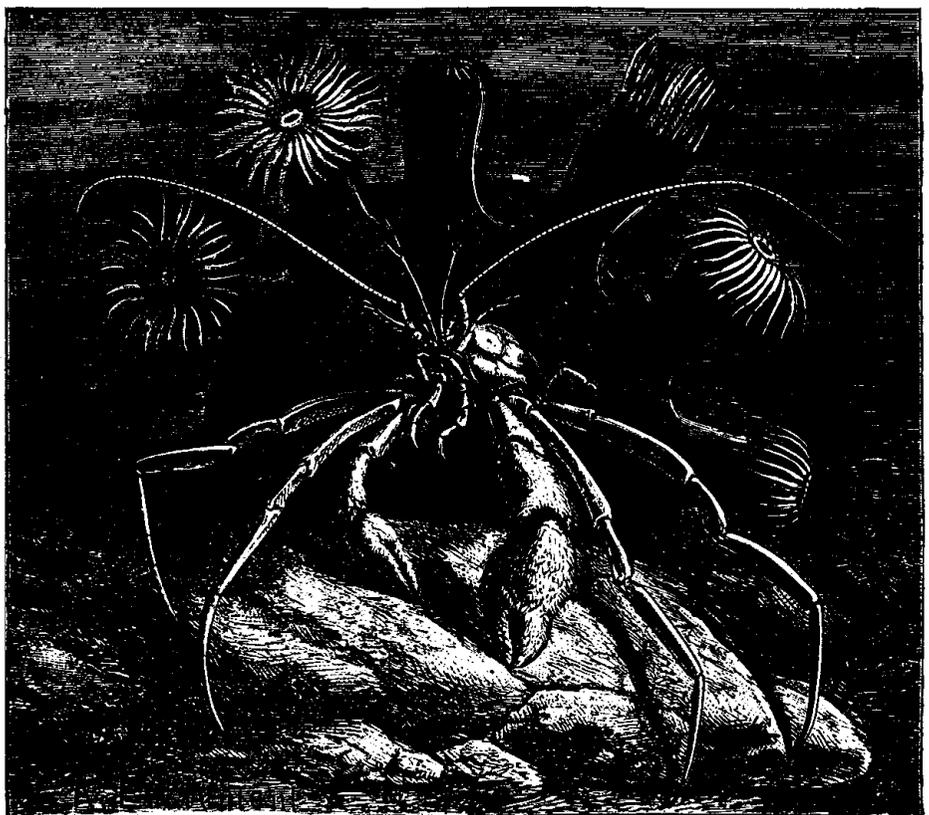
Quand on se livre à l'étude de l'histoire naturelle, on est frappé du nombre et de la variété des moyens à l'aide desquels des animaux, en apparence très peu armés pour la lutte, arrivent à triompher des éléments de destruction qui les environnent. Ceux que la nature paraît avoir oublié de protéger ne déploient que plus d'ingéniosité pour se défendre par eux-mêmes. Par des artifices divers, ils savent se procurer la nourriture, font souvent des provisions en vue des jours de disette. L'oiseau inhabile à faire son nid emprunte celui de son voisin. Le crustacé qui n'a pas de coquille demande abri et protection à un animal mieux garanti qu'il ne l'est lui-même. Dans l'intérieur de la chambre branchiale de beaucoup de mollusques bivalves, et en particulier de la moule, vit en commensal un petit crustacé nommé le Pennotère. Il va, vient, chasse, rentre à la moindre alerte dans la coquille de son hôte qui, pour prix de son hospitalité, doit sans doute profiter des bribes tombées des pinces du petit crabe. Le *Rodeus Enarus*, poisson de nos rivières, dépose son frai dans une coquille entre-baillée d'un bivalve. D'autres animaux plus respectueux de la propriété d'autrui, attendent que la demeure qu'ils empruntent ait été abandonnée par son légitime possesseur. Le Bernard-l'Ermitte est peut-être celui qui sait le mieux tirer parti d'une vieille défroque. Le Bernard ou pagure est un crustacé décapode. Il ressemble assez à un petit homard, mais sa partie postérieure n'est pas incrustée de calcaire et reste molle, aussi l'abrite-t-il dans une coquille abandonnée. Les pattes et la tête restent à l'état ordinaire en dehors de la maison, et l'animal circule en la portant partout avec lui ; au moindre danger il s'y retire tout entier. Quand la demeure devient trop étroite, il en sort avec de grandes précautions et se tient à l'abri dans une plus volumineuse.

Les pagures habitent toutes les mers, et certaines

de leurs espèces ont été trouvées durant la campagne de Talisman jusqu'à une profondeur de dix mille cinq cents pieds. Sur les côtes françaises, ils trouvent toujours habitat à leur taille, mais dans les Abysses, comme les coquilles sont toujours de proportions très réduites, ils ne peuvent que bien imparfaitement abriter leur train postérieur. Ils ont de diverses manières tourné la difficulté. Une des espèces de pagures recueillies sur les côtes du Maroc et dans la mer des Sargasses, a choisi pour habitat non plus une coquille, mais une colonie animale formée d'Épizoanthes. Tout jeunes, ils s'emparent de très petites coquilles dans lesquelles ils se cachent. Bientôt sur elle viendra se fixer un autre animal d'une organisation très simple, assez semblable à celle des anémones de mer : c'est un épizoanthe. L'épizoanthe ne tarde pas à grandir et bourgeonne comme une plante, et à côté de lui il s'en constitue un second, puis un troisième, et la colonie s'augmente par l'adjonction de nouveaux individus. Les épizoanthes, comme une graine protectrice, se développent autour du pagure sans le gêner ; la maison grandit avec son hôte, et quand l'ermite est vieux celle-ci se compose d'un nombre considérable d'épizoanthes. M. Milne Edwards, qui nous fournit les éléments de cette description, en a compté jusqu'à dix-neuf fixés autour de l'ouverture par laquelle surgissent à tout instant la tête et les pattes du pagure. Sur la côte d'Angleterre vit une espèce de pagure, ayant pour commensal une anémone de mer.

« Ce pagure est surtout remarquable par la bonne entente qui règne entre lui et son acolyte : c'est un modèle d'amphitryon. Le lieutenant-colonel Stuart-Wortley s'est fait le spectateur indiscret de sa vie intime, et raconte ainsi le résultat de ses observations : cet animal ne manque jamais d'offrir après la pêche les meilleurs morceaux à sa voisine et s'assure très souvent dans la journée si elle n'a pas faim. Mais c'est surtout quand il s'agit de changer de demeure qu'il redouble de soins et d'attentions. Il manœuvre avec toute la délicatesse dont il est capable pour faire changer l'anémone de coquille ; il vient à son aide pour la détacher ; et si par hasard, la nouvelle demeure n'est pas goûtée, il en cherche une autre jusqu'à ce qu'elle soit complètement satisfaite. »

D'après M. A. Lloyd, si au moment d'un déménagement l'anémone est souffrante, le Bernard renonce à changer de domicile. De si bons procédés ne sont pas payés par l'ingratitude, disent certains auteurs, et les anémones aiment leur bon pagure jusqu'à en mourir.



PAGURE DES EPIZOANTHE TROUVÉE A 10,500 PIEDS DE PROFONDEUR DANS LA MER DES SARGASSES

AU MONUMENT NATIONAL

LES CHAPEAUX DES DAMES

Il y a quelques jours, les feuilles quotidiennes ont rapporté le trait aimable d'une jeune dame, laquelle, pendant une représentation, s'est empressée d'ôter son chapeau, parce que celui-ci empêchait les personnes placées derrière elle de bien voir la scène. Un dessinateur, mû par un sentiment non moins délicat, désirant éviter aux dames, l'ennui de se décoiffer au théâtre a trouvé le modèle de chapeau que voici :



On ne saurait imaginer quelque chose de plus pratique ni de plus original.

UN PETIT POLISSON

(Voir gravure)

Le gamin a fait quelque espièglerie, et, malgré sa patience, la vieille grand'mère a dû sévir et mettre en pénitence l'enfant insoumis qui semble la braver avec un mauvais sourire.

Ce drame intime a pour décor un coin de chaumière où ronronne un paisible chat, que ne troublent ni les objurgations de la bonne aïeule, ni les répliques mal-aines du petit gars.

Dans cette composition très simple, M. Defonte a montré les plus aimables qualités, et son tableau a plu par une exécution sincère et très observée.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le gérant du Théâtre Français a décidé de se rendre aux demandes qui ne cessent d'affluer chez lui depuis des mois pour revoir *Les Danites*, la délicieuse pièce qui attira tout Montréal, l'an dernier. Miss Deane interprétera le rôle de Billy Piper, qui lui va à merveille. M. Kendal Weston se fera certainement applaudir beaucoup comme Sandy McGee.

Au nombre des numéros du vaudeville, on nous prie de remarquer tout spécialement Barry et la petite Annie LeDell, dans leurs tours acrobatiques.

NOS ÉTUDIANTS AU MONUMENT NATIONAL

Nos étudiants !...

S'ils sont parfois haïssables — suivant le mot des mamans à leurs seise ou dix-huit marmots chantant leurs pleurs sans mesure ni musique, — combien, par contre, montrent-ils d'ardeur quand il s'agit d'organiser une fête pour les pauvres, ou leurs petites fêtes intimes !

Les étudiants en médecine donneront une superbe soirée, le 7 de ce mois, au Monument National, et Son Excellence notre bienveillant et savant Lieutenant-gouverneur, M. Jetté, présidera à cette fête.

Qu'on s'y rende en foule !

On aura du plaisir pour son argent !

MONUMENT NATIONAL

Simon le Voleur, tout en n'ayant pas attiré autant de spectateurs que la représentation précédente, n'en a pas moins été un succès et nous nous en réjouissons avec les directeurs de la Saint-Jean-Baptiste qui jubilent de voir réussir si bien leur projet patriotique. On répétera cette pièce, jeudi soir, le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, et dimanche prochain, nos artistes nous donneront un des plus célèbres drames de D'Ennery en 5 actes ; *Martyre*. Encourageons cette œuvre. A propos de ce théâtre, on se plaint généralement que les entr'actes sont trop longs. A qui la faute ? aux machinistes ou aux acteurs ? En tous cas on devrait y voir, car ce n'est pas bien agréable pour les spectateurs qui paient pour voir jouer la pièce et non pour contempler un rideau pendant des quarts d'heure. Et puis, les chapeaux ! Franchement, c'est à croire qu'ils sont faits spécialement pour embêter les spectateurs. On nous avait pourtant dit qu'il y avait un vestiaire gratis. Ces petits désagréments disparaîtront sans doute, et ce n'est pas cela qui doit nous empêcher d'applaudir nos vaillants acteurs.

LES DÉCORÉS

Sous le règne de Napoléon III, les décorations étaient devenues une véritable source d'abus. On décernait souvent la croix de la Légion d'Honneur à des individus qui avaient plutôt mérité le baigne. Cette criminelle anomalie donna naissance au quatrain suivant, qui pourrait s'appliquer à plus d'un pays :

Les temps étaient durs autrefois :
On pendait les voleurs aux croix ;
Aujourd'hui, les temps sont meilleurs
Et l'on pend les croix aux voleurs.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de NOVEMBRE qui a eu lieu samedi, le 3 décembre a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	18,109....	\$50.00
2 ^e	No	36,327....	25 00
3 ^e	No	15 203....	15.00
4 ^e	No	6,500....	10 00
5 ^e	No	25,431....	5 00
6 ^e	No	743....	4 00
7 ^e	No	39,114....	3 00
8 ^e	No	1,688....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

19	4,643	13,637	21,672	26,780	33,127
284	4,757	13,761	21,751	27,061	33,513
1,015	5 139	13,944	22,128	28,412	33,857
1,339	6,517	14,075	22,167	29,204	34,020
1,416	7,312	14,367	22,543	30,115	34,119
1,725	8,453	15,110	22,935	30,251	34,486
2,103	9,137	16,882	23,126	30,498	34,831
2,242	10,150	17,161	23,493	30,635	35,943
2,559	11,013	18,314	23,758	30,714	36,144
2,940	11,145	19,817	23,942	31,123	36,429
3,028	11,508	20,241	24,121	32,417	37,218
3,144	11,863	20,565	24,533	32,612	38,517
3 629	12,329	21,143	24,727	32,764	39,726
4,234	13 001	21,364	25,172	32,910	39,818
4,415	13,248				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de NOVEMBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

JEUX ET AMUSEMENTS

ENIGME

Quand on me porte sur la tête,
On se met à l'abri du froid ;
La chose paraît moins honnête
Quand sur la tête on me reçoit.

LOGOGRIPE

Avec mes trois pieds, lecteur, on me voit au village
Porter lentement la farine au moulin ;
Je t'offre, sur deux pieds, des saisons l'assemblage ;
Mon tout, sur quatre pieds, est un être divin.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 760

Charade.—Char-don.

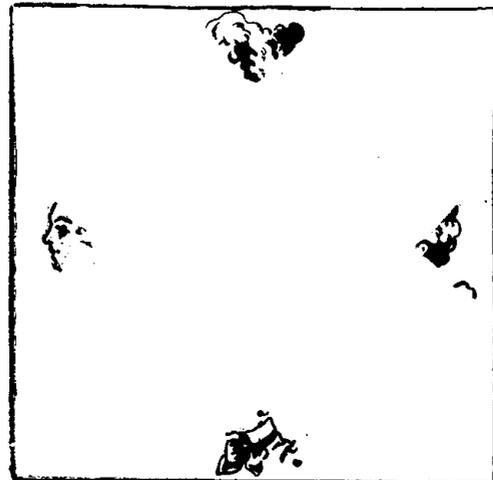
Questions.—Agapit, 108^e pape, en succédant à Marin en 884, prit le nom d'Adrien III.

En 956, Octavien, petit-fils de Marosie, se fit consacrer lui-même pape à dix-huit ans sous le nom de Jean XII en mémoire de son oncle Jean XI.

Ont trouvé : Albert T. Castonguay, Lewiston ; J. Gauthier, Mlle N. Dion, Montréal ; Mme D. Taché, Ottawa ; Mlle E. Pigeon, Lachine ; M. H. Courtois, Québec ; Mlle S. Dupuis, T. Hamel, Québec.

PASSE-TEMPS

Voici un passe-temps pour nos jeune lecteurs. L'on voit au premier coup d'œil jeté sur la gravure ci-contre, que quatre parties du dessin assemblées formeront une tête de femme. Il est assez facile, après avoir découpé le carré de papier, de le plier de façon à reconstituer



la tête, mais ce qui est un peu moins aisé et qui fait l'objet de ce petit passe-temps, c'est d'obtenir en même temps au moyen du pliage une étoile régulière à quatre branches au centre de laquelle se détachera la tête en question.

GRAVURE-DEVINETTE



Quel joli tableau ! Que je voudrais bien faire la connaissance de l'artiste pour lui offrir mes félicitations !

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

Au sortir de l'église, Flor le retrouvait là, pensif, un peu triste, plongé dans une profonde méditation. Mais la vue seule de la mignonne, son regard empreint d'une enthousiaste ferveur, lui rendaient sa sérénité.

Il parlait avec elle de ce qu'elle venait d'entendre ; de ses lèvres enfantines, il recueillait, avec une attention humble et touchante, les paroles de vérité tombées, tout à l'heure, de la bouche du ministre de Dieu. Pour prolonger la douce causerie, ils disaient à Brice de ralentir l'allure des chevaux, et le vieux domestique faisait prendre à l'attelage le chemin le plus long.

Une seule préoccupation matérielle se mêlait en Florence aux aspirations de son âme, toute tendue vers l'Hôte divin qu'elle s'appropriait à recevoir. Quelle est l'enfant de la première Communion qui ne rêve à sa robe et n'associe, naïvement, la parure immaculée de son corps à la surnaturelle parure de son âme et de son cœur ?

La fillette, sans trop oser le dire, craignait qu'Olivier ne négligeât quelque détail — il faut tant de choses ! — et Noll, qui lisait en ses yeux candides la secrète inquiétude, la rassurait doucement.

Non, non, rien ne serait oublié. . . .

Il souriait en affirmant cela, et si Flor, moins recueillie, moins perdue en elle-même, avait eu connaissance de certaines correspondances mystérieuses échangées à ce sujet, elle eût été bientôt tranquilisée.

Olivier, se rendant compte de son inexpérience dans le choix des mousselines, tulles, rubans et autres objets délicats et gracieux dont se composent les toilettes de première communion, s'était d'abord adressé à lady Ruthwen, bien qu'il la sût fort mécontente de ce qu'elle appelait la désertion de Florence et de l'incroyable remue-ménage qui, pour une simple cérémonie religieuse, mettait Kilmore-Castle sens dessus dessous.

La perspective d'avoir à combiner des ajustements de fête la rassérénait quelque peu. Elle parla tout de suite de satins, de dentelles, de bijoux et s'engagea à parer Florence aussi richement qu'une petite reine.

Mais lorsque Noll, l'arrêtant dans ses merveilleuses énumérations, lui eut dit que la toilette, au sujet de laquelle il réclamait ses lumières, devait être avant tout simple et modeste ; qu'il s'agissait de mousseline et non de satin ; de tulle uni et non de point d'Angleterre, son enthousiasme tomba tout net, et elle se récusait avec une mauvaise humeur évidente.

Cette pauvre petite allait être misérablement fagotée, cela était certain, aussi se refusait-elle à prêter les mains à ce crime de lèse-élégance.

Là-dessus, levant les épaules d'un air de pitié, elle s'éloigna laissant Noll embarrassé comme devant.

Le pauvre garçon avait bien entendu dire que, dans les grands magasins d'Edimbourg ou de Glasgow, montés à l'instar de ceux de Paris ou de Londres, il était possible à une femme de s'équiper des pieds à la tête, depuis les bottines jusqu'au chapeau, sans oublier l'ombrelle et le manchon, les gants, les bijoux et les parfums. . . . Il s'y trouvait bien, sans doute, des robes de mousseline blanche et des voiles de tulle, mais il répugnait à Noll d'acheter, dans un de ces immenses bazars, des choses banales confectionnées à la douzaine, pour des clients d'occasion. — La pensée que l'idéale toilette destinée à Flor aurait cotoyé, au hasard des étalages, le décolletage éhonté des robes de bal ou de théâtre, qu'elle aurait été cousue dans n'importe quel atelier, par n'importe quelles ouvrières, blessait sa délicatesse à l'égal d'une profanation.

La vieille fidélité de Brice élevait souvent le brave homme du rôle de domestique à celui de confident. Lord Ruthwen le mit au courant de son souci. — Archie avait souvent de bonnes inspirations. Mais, cette fois, il se contenta de se gratter le front, aussi perplexe que son jeune maître.

Sa bonne volonté, pas plus que celle de Noll, n'était à la hauteur de la situation.

— Et miss Stone ? . . . hasarda-t-il au bout d'un instant.

Olivier secoua la tête.

Les tricots verts et les rubans extraordinaires des coiffures de

l'excellente vieille fille ne lui inspiraient pas une confiance illimitée dans la sûreté de son goût.

Mais cette idée de Brice en fit germer une autre dans le cerveau de Noll. . . ., une idée qui devait être lumineuse, car son visage s'éclaira soudain, et il se frotta les mains de l'air d'un homme tout à fait enchanté.

Ramené dans son cabinet de travail, il écrivit une longue, très longue lettre. . . . elle était pressante aussi, sans doute, puisque Brice fut immédiatement dépêché à cheval pour la porter à la poste de Dumbarton.

Pendant quelques jours, lord Ruthwen et son vieux valet de chambre parurent extrêmement agités ; et il fallait toute l'absorption de Flor dans son pieux recueillement pour qu'elle ne s'en aperçût pas.

Enfin, une après-midi, la petite fille ayant été, par extraordinaire, envoyée seule, avec Brice, à la chapelle, au retour, des signaux mystérieux s'échangèrent entre Archie et le jeune lord ; et, lorsque l'orpheline se fut dirigée vers sa chambre, le vieux domestique poussa tout doucement à sa suite le fauteuil roulant de son maître.

A peine la porte entr'ouverte sous la main de l'enfant, une exclamation joyeuse retentit.

Florence s'était arrêtée sur le seuil, toute rose de surprise et de contentement.

En face d'elle, sur la courte-pointe de soie de son petit lit, s'étaient étalées la longue robe unie et transparente, le corsage aux plis fins et réguliers, le voile de tulle d'une aérienne ténuité et la couronne de reses des jeunes vierges.

Non, rien n'avait été oublié, ni la ceinture en large ruban moiré, ni les gants de peau blanche et souple, ni l'aumônière de satin où elle devait mettre les piécettes de son trésor pour les distribuer aux pauvres, ni la croix portant, au revers, son nom et la date bénie, suspendue à la mince chaînette d'or. . . .

Elle se retourna. . . . elle avait deviné Olivier derrière elle, et courait à lui.

— Oh ! toi ! . . . toi ! . . . toujours de toi, oncle Noll, me viennent mes joies. . . .

Elle riait et pleurait, tout ensemble, et, dans le tremblement de sa voix, on sentait vibrer une infinie gratitude.

— Ma chère petite Flor, dit Olivier, je te voudrais tout à fait heureuse, en ce beau jour qui s'appête pour toi ; c'est pour cela que je te choisis de mon mieux. . . .

Heureuse et choyée, certes oui, elle l'était. — Cependant sur son visage expressif, un nuage furtif passa.

Lord Ruthwen prit sa petite main et la serra doucement entre les siennes :

— Il te reste un regret, n'est-ce pas ? Enfant, ne détourne pas tes yeux dans lesquels j'ai lu. Tu songes qu'après-demain, quand tes petites compagnes auront, à côté d'elles, qui une mère, qui des sœurs, agenouillées à la Table-Sainte, toi tu y seras seule. . . . J'ai voulu que même ce regret s'effaçât de ton cœur, de ton front radieux. J'ai écrit à deux vieilles amies, bien chères, de venir entourer leur mignonne. . . .

Est-ce que quelqu'un ne pleurerait pas tout bas, près de Florence ?

Un cri lui échappa. De l'ancienne *nursery* où logeait, près d'elle la bohne Ethel Stone, deux femmes accouraient, les bras tendus, les yeux pleins de larmes. . . .

L'étreinte très douce de Mme Guéthary succéda aux fougueux embrassements de la Grande Mademoiselle.

Flor croyait rêver et n'osait relever ses paupières baissées, remuer ou parler, de peur de rompre le charme, en s'éveillant.

— Comment ! c'est là tout ton accueil ? se récria impétueusement Mlle Sophie. Tu n'es pas contente de nous voir ?

— Oh si ! . . . je suis contente ! . . .

Florence osait enfin les regarder, courir de l'une à l'autre en les embrassant tour à tour.

— Vous ici ! est-ce possible, toutes deux. . . . Ah ! je suis sûre que c'est encore l'oncle Noll. . . .

— Parbleu ! qui veux-tu que ce soit ? Il a écrit à Angélique que, n'entendant rien aux affluents des petites filles, il nous priait de faire faire ta toilette de Première Communion et de l'apporter nous-mêmes. La trouves-tu jolie ? Elle vient de France ; elle a été cousue chez nous, par Angélique, adroite encore comme une fée, et par ton amie Mélanie. Julie l'a repassée et moi je me suis occupée de doublures. . . . Je ne suis pas bonne à autre chose. Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ? Te voilà métamorphosée en fontaine. . . . tu veux donc avoir les yeux rouges demain ? . . .

Pour couper court à l'émotion de l'enfant et à celle qui la gagnait elle-même, Mlle d'Yzor jugea opportun d'exhiber le cadeau qu'elle apportait à Florence : un très beau chapelet en nacre aux grains sculptés, qui venait de Jérusalem et avait touché au saint Sépulcre. . . . Le souvenir de Mme Guéthary était plus modeste ; on sait que la charité souvent, ébréçait son épargne. . . . mais le petit livre qu'elle donna à Florence ne tirait pas son prix de l'élégance de la reliure. C'était

“le plus beau” qui soit sorti de la main des hommes, puisque “l’Evangile vient de Dieu,” l’incomparable, l’immortelle *Imitation de Jésus-Christ*.

Flor semblait comblée ; pourtant Noll tenait encore un écrin qu’il lui tendit d’une main un peu tremblante.

Il contenait un missel en maroquin blanc, tout uni, sans autre ornement que ses gardes dorées et le chiffre de Florence gravé à l’un de ses angles.

Les enluminures de ce missel, œuvre artistique et merveilleuse de Noll Ruthwen lui-même, étaient d’une délicatesse infinie, digne du patient pinceau d’un bénédictin.

Au frontispice du livre, un bel ange aux ailes éployées, à la longue robe flottante, d’un azur pâli, élevait entre ses mains jointes un ciboire d’or dans une gloire de rayons ; et cet ange avait la figure, la douce figure idéale, surnaturalisée, divinement rajeunie de Flora Dally, la belle morte d’Arcachon.

Les vieilles amies de Florence, tout attendries, s’exclamaient d’admiration ; l’enfant, impuissante à parler, dévorait des yeux la miniature ; puis, saisissant la main d’Olivier, elle la porta à ses lèvres dans la ferveur de sa reconnaissance.

Lady Augusta était trop femme du monde pour ne pas se montrer aimable et empressée auprès de Mme Guéthary et de Mlle d’Izor.

D’ailleurs, tout en affectant de se désintéresser de la fête religieuse qui s’app préparait pour sa petite fille, elle ne crut pas pouvoir se dispenser de lui offrir un cadeau et de donner des ordres à Houper, pour qu’un repas de gala terminât dignement la solennelle journée.

En dépit de son indifférente froideur, elle ne put se défendre d’une involontaire émotion lorsque, la veille de la Première Communion, au moment de lui souhaiter le bonsoir, Flor, au lieu de lui tendre le front comme elle le faisait d’habitude, s’agenouilla devant elle, un peu pâle, très grave, lui demandant, avec le pardon de ses fautes enfantines sa bénédiction.

Remuée profondément par cet acte à la fois très simple et très grand, elle ne trouvait aucune parole à prononcer ; mais ses belles mains, presque malgré elle, s’étendirent sur le front courbé de l’enfant qu’elle releva ensuite, pour l’embrasser avec plus de tendresse qu’elle ne l’eût encore fait.

—Grand’mère, dit alors Florence dont la voix trahissait le courageux effort, en écrivant à Gérard, aurez-vous la bonté de lui dire que je n’ai plus de rancune contre lui et que... j’espère qu’il aura oublié mes vivacités ?

Cette démarche inattendue acheva d’attendrir la comtesse de Kilmore.

—Je le lui dirai certainement, *darling*, assura-t-elle. Vous êtes une chère et bonne petite fille. Puisque c’est un jour de si grande allégresse pour vous demain, j’ai le marquer d’un souvenir...

Et une élégante bourse en mailles d’or, généreusement remplie, fut glissée entre les doigts de la fillette toute confuse.

En se retrouvant, seule, près d’Olivier et de ses deux vieilles amies, à eux aussi elle demanda pardon, avec une humilité ingénue et touchante, de la peine que, parfois, elle avait pu leur causer.

La bonne Angélique et la Grande Mademoiselle l’assurèrent, d’un même élan, que jamais elle ne leur avait donné que des satisfactions.

—Et moi, s’écria Noll, bouleversé, si je trouve, aujourd’hui, quelque douceur à la triste vie dont j’étais las, c’est grâce à toi, petite Flor ! —Ecoute, ajouta-t-il plus bas, en l’attirant vers lui, je ne vois pas encore, mais je pressens la vérité... Je la cherche... et le jour où je la connaîtrai c’est aussi à toi que je le devrai. Je n’ai pas à te pardonner, mais à te bénir, enfant, de toute mon âme.

VIII

Florence, tout habillée pour sortir, attend, en causant avec Noll, que sa grand’mère descende de ses appartements.

Ce n’est plus la “petite Flor”, mais presque une jeune fille, maintenant. Elle aura bientôt seize ans. Fior est grande, svelte, et devient remarquablement belle.

Mais elle a gardé intacte son ingénue simplicité et c’est toujours le même regard d’enfant, candide et caressant, qu’elle tourne vers Noll, tandis que, debout devant la cheminée, son petit pied appuyé à la barre des landiers, elle se chauffe en achevant de boutonner ses gants.

L’instinctive sympathie qui les a rapprochés dès le premier jour où ils se sont vus, la douce intimité qui les unit, depuis lors, semblent encore avoir resserré leurs liens, et ils s’entendent mieux que jamais, à présent que lord Ruthwen est catholique et que la divergence des religions ne les sépare plus.

Ce grand changement, vieux déjà de plusieurs années, s’est accompli très peu de temps après la Première Communion de Florence.

Olivier l’annonça un jour, avec une tranquille résolution, à lady Augusta stupéfaite et furieuse.

Devenait-il fou ?... un Kilmore papiste !... Quel scandale dans tout le pays !...

Noll semblait disposé à laisser, patiemment, l’orage déchaîné

décroître et s’apaiser de lui-même. Mais lorsque, après avoir crié à l’apostasie, la comtesse se répandit en reproches amers contre Florence “la cause évidente de cet incroyable reniement”, il lui déclara, très net que l’enfant devait demeurer étrangère au débat ; que, seules, une étude approfondie, une conviction puissante, raisonnée, invincible, le portaient vers le catholicisme ; qu’enfin son âge d’homme et son titre de chef de famille lui conféraient le droit de se conduire à sa guise.

Lady Ruthwen, se souvenant d’autres discussions, dans lesquelles déjà ses violences n’avaient pas obtenu la victoire sur la fermeté froide de son petit-fils, finit par déclarer, d’un air méprisant, qu’il ne lui convenait pas de batailler davantage contre une absurde obstination.

Elle ajouta, en soulevant les épaules, que, de longue date accoutumée aux excentricités malades d’Olivier, et bien que celle-ci dépassât toute mesure, elle s’en désintéressait complètement, ainsi que de toute résolution qu’il lui plairait désormais d’adopter.

Ainsi fut clos ce grave incident qui avait menacé de bouleverser Kilmore-Castle, et après lequel les choses y reprurent en apparence, leur train accoutumé, quoique, en réalité, se fût creusé plus profond le fossé qui séparait moralement, la comtesse Augusta de Florence Dally et de Noll Ruthwen.

Gérald, son éducation terminée, était revenu au manoir sans que son frère y eût mis la moindre opposition. De l’hostilité qui avait autrefois divisé Flor et lui, nulle trace ne semblait subsister. Il se montrait envers sa cousine courtois et empressé, assez cordial même, et la fillette, fidèle à l’engagement pris au moment de sa Première Communion, avait de son côté, désarmé.

—C’est aux Dorset que vous allez rendre visite ? demanda Olivier qui, depuis un instant, examine Flor en souriant.

—Oui... Comment le sais-tu, oncle Noll ? Grand’mère n’en avait pas parlé. Elle s’est décidée seulement après déjeuner.

—Ah ! voilà... fait Noll gaiement. Une petite moue révélatrice m’a renseigné. Ton visage parle très clairement, ma fille.

Bien qu’elle ait beaucoup grandi, il l’appelle volontiers “ma fille” depuis que quelques rides précoces et, aux tempes, quelques fils argentés lui donnent, croit-il, un air paternel. Il n’a que trente ans, cependant, mais il s’est toujours jugé si vieux !...

—C’est vrai, murmure Florence, un peu décontenancée d’être si bien devinée ; c’est vrai... Je n’aime pas beaucoup Maud Dorset. Mais grand’mère tient énormément à cette relation qui doit, paraît-il, *me civiliser*, et voilà déjà deux fois, qu’à son *five o’clock*, lady Dorset s’est plainte de ne pas me voir.

—Gérald vous accompagne ?

—Je crois que oui. Et cela achève de m’ennuyer, ajoute Flor avec sincérité. Maud, qui n’est jamais très gentille, se montre insupportable quand il est là. Elle ne cesse de me taquiner.

—Et comme miss Dally est la patience personnifiée.

Flor se mit à rire.

—Je voudrais bien t’y voir !

Elle redevint grave, tout à coup, et reprit sérieusement.

—Je devrais plutôt dire : “Je voudrais être comme toi.” Tu ne te fâches jamais, même quand Brice oublie tes heures, quand Gérard te froisse ou quand je suis étourdie. Tu vas atteindre la perfection.

Olivier Ruthwen secoua la tête.

—Elle n’est pas de ce monde. Et j’en suis plus éloigné que tu ne le supposes... Mais, n’est-ce pas le devoir de chacun de nous de tendre à l’améliorer le plus possible ?... Aussi, je sais une petite Flor très droite, trop droite, — un peu raide — qui fera ce soir un louable effort pour s’assouplir et se montrer gracieuse envers miss Dorset.

Florence ébauchait un geste de mutine dénégation, lorsque la porte s’ouvrit et Gérard entra, en tenue de visite, plus correct, plus élégant et d’une grâce plus impertinente que jamais.

—Vous voilà prête, vous aussi, Florence, et attendant depuis assez longtemps, j’imagine ! dit-il en époussetant, du bout de son gant, un grain de poussière demeuré sur l’irréprochable nœud de sa cravate. Je ne sais ce qui retarde ainsi ma mère. Harry disait à l’instant que les chevaux, impatients, rongeaient leur frein.

—Il a peut-être attelé trop tôt.

—Mais non. Les ordres étaient donnés pour quatre heures, et voici quatre heures et demie.

—Je vais monter voir si, par hasard, grand’mère n’aurait pas changé d’avis.

Leste et légère, elle franchit le grand escalier et alla frapper à la porte de lady Augusta.

En l’ouvrant, elle fut saisie par la violente odeur d’éther qui flottait dans l’appartement.

—Grand’mère, êtes-vous souffrante ? demanda-t-elle avec inquiétude, en s’avançant vivement vers la comtesse.

Celle-ci, toute parée, assise dans un fauteuil près de la cheminée, fit, de la main, un geste de dénégation.

LES DEUX GOSSES

OU COMMENCE LE CHATIMENT

Celui-ci, ne sachant comment faire pour intéresser son nouveau compagnon, se mit à lui raconter son dernier voyage en roulotte avec Zéphyrine. A mesure qu'il parlait, Fanfan ouvrait des yeux de plus en plus étonnés. Quand Claudinet parla des mauvais traitements qu'il eut à subir, quand il nomma sa tante Zéphyrine, Fanfan se couvrit vivement les yeux de ses mains, criant : " Ne me battez pas !... ne me battez plus !... "

Sœur Simplice avait tout entendu, tout en vaquant à ses occupations. Elle saisit Fanfan dans ses bras, et, l'embrassant, elle lui dit :

— Ne crains rien, petit ange. Tu ne seras pas battu !

Et Fanfan, jetant ses petits bras autour du cou de la Sœur, la fixant avec une étrange angoisse :

— Vous êtes belle !... vous êtes bonne !... oh ! rendez-moi maman !...

Il eut une petite syncope dont la bonne Sœur eut vite raison.

Le Dr Péan s'était pris d'affection pour ces deux malheureux petits êtres : il les disputait à la mort, il luttait une lutte de géant : c'était à Dieu qu'il demandait de donner de l'efficacité à ses remèdes. Dieu se laissera-t-il fléchir ? Va-t-il enlever à l'impitoyable niveleuse les proies qu'elle étire déjà ?

Hélène, tous les jours, souvent avec Carmen, visite les pauvres dans tous les quartiers de Paris autour du quartier Saint-Germain.

De toute chambre, de tout taudis d'où elle sort, s'élève un chant de joie, de reconnaissance. Avec l'aumône royale qu'elle donne sans compter, elle laisse l'aumône mille fois préférable de la bonne parole, de la résignation chrétienne. Elle aime à caresser les enfants des pauvres... mais combien souvent ses larmes sont-elles tombées, brûlantes, sur les boucles blondes ou brunes de ces enfants !...

Elle a dû en faire admettre un à l'hôpital : elle a promis à la mère d'aller voir elle-même à ce que les meilleurs soins lui soient donnés.

Carmen l'accompagne à cette visite à Lariboisière.

Les deux jeunes femmes, conduites par une Sœur, passent à travers les rangs de lits, se dirigeant vers le fond, où se trouve le petit pauvre.

Un cri terrifiant bouleverse toute la salle, un cri qui n'a rien d'humain, suivi de la chute d'un corps sur le plancher...

La Sœur, quittant les dames, se précipite, relève l'enfant. Elle lui bassine le front, le visage.

Les dames, lentement, se sont dirigées vers la Sœur ; l'enfant, rouvrant les yeux :

— Maman !...

Il s'évanouit de nouveau. Carmen tombe à genoux, Hélène s'est jetée sur l'enfant, riant, pleurant, le couvrant de baisers fous, sous lesquels le petit revient à lui.

— Maman !...

— Fanfan ! Mon bien-aimé, mon trésor, mon amour, ma vie !...

— Maman !...

Et elle, ivre de félicité :

— Merci, mon Dieu, qui m'aviez pris mon enfant et qui me le rendez !...

Les Sœurs, les infirmiers, les internes, les docteurs étaient accourus : et dans la grande salle des enfants, ce n'était qu'un long sanglot, une immense action de grâce !...

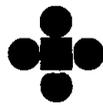
Fanfan obtint que Claudinet fût amené à l'hôtel avec lui. Grâce à lui, à Sœur Simplice et aux charitables messieurs de Lille, on put reconstituer toute l'affaire de l'enlèvement.

Zéphyrine, ramenée à Paris, fut condamnée à dix ans de réclusion pour ce rapt et ses nombreux vols.

Kerlor était en fête : le comte avait voulu convier toute la population à se réjouir avec Hélène et lui.

Les travaux avaient été menés avec tant d'activité, que les trois bâtiments dont nous avons parlé étaient achevés ; la bénédiction de

BOVRIL



**EST UN EXTRAIT
DE BŒUF...**

Préparez-le en y ajoutant
une cuillerée à thé dans
une tasse d'eau chaude.

BOVRIL...

Donne la force, conserve
la santé et est digéré par
tous les malades, tandis
que les autres remèdes ne
le sont pas.

BOVRIL, Limited

LONDRES, Ang.

25 & 27, rue St-Pierre, Montréal.



ces maisons devait se faire avec grande solennité dès que Fanfan serait arrivé.

Le vieux prêtre procéda aux belles cérémonies de la bénédiction des maisons. Lorsqu'il eut fini, à la troisième, les portes du salon s'ouvrirent à deux battants. Un enfant, portant un bouquet des fleurs les plus exquises aux parfums les plus doux, et une liasse de papiers, s'avança vers le bon prêtre qui, le prenant dans ses bras, lui appliqua deux gros baisers retentissants sur les joues.

— Permettez-nous, dit Fanfan, ô vous que nous appelons Père ! de faire hommage de respect et de gratitude à vos pieds, et daignez agréer le modeste don que nous vous faisons de cette demeure. Afin que nul ne puisse s'y opposer, ni aujourd'hui, ni plus tard, voici (et il lui présente la liasse) les titres authentiques de propriété pour vous, ô vénéré et bien-aimé pasteur, et pour tous vos successeurs !

Les villageois, transportés par tout ce qu'ils voyaient, se mirent à crier :

— Vivent les comtes et la comtesse de Kerlor !

Georges, se tournant vers eux, répondit :

— Vive notre vénérable Curé !

Cri répété par trois fois par la foule.

Georges s'appliqua à réaliser le plan de sa femme. Il s'enquerra des besoins en même temps que des aptitudes de chacun ; sur ces renseignements, il faisait bâtir, puis offrait à l'intéressé la construction et le terrain, moyennant un loyer extrêmement réduit. Après dix ou quinze ans, suivant l'importance du lot, le locataire était définitivement propriétaire.

Bien entendu, les titres de propriété lui étaient remis dès la signature de l'acte.

Afin que chaque métier pût s'exercer sans craindre le chômage ou l'arrêt, le comte fit faire, à ses frais, un chemin de fer Decauville de Kerlor à la station du chemin de fer de l'Ouest la plus rapprochée, ce qui contribua encore à la prospérité de cette station. De la sorte, les artisans étaient en relations avec Brest, Quimper, Saint-Brieuc et Rennes pour la Bretagne, ou avec Paris s'ils le désiraient.

Ainsi sans secousse, sans froisser les susceptibilités de personne, Georges arriva à changer la face de son village où l'aisance, sans aucun luxe criant ni criard, succéda à la misère.

Hélène, à cause des dispositions de Fanfan qui était complètement guéri, lui donna des professeurs au château même : le collège ne convient pas à toutes les natures. Georges obtint de la Compagnie de Jésus un de ses Pères rompu à l'enseignement : il fut en même temps, par faveur spéciale, chapelain de la famille de Kerlor.

Claudinet avait survécu quelques semaines : en mourant, il avait demandé que ce qui restait chez le notaire, venant de la succession de Rose Fouilloux, fût consacré aux pauvres. La charité, dont rien n'égale la suavité, est contagieuse partout où se trouvent des cœurs aux nobles sentiments.

Puisse-t-elle trouver un écho dans l'âme de ceux qui nous auront lu dans cette fin du roman des Deux Gosses !

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a actuellement \$240,000,000 en dépôt dans les banques du Canada.

—Des statistiques officielles établis sent que la criminalité est en décroissance en France.

—On a servi sur la table du président des Etats-Unis, le jour d'Actions de Grâce, une dinde de 28½ lbs sans la farce.

—Cette année les manchons de fourrures seront portés très grands, surtout ceux à pois longs, de putois ou blaireau.

—Sous la reine Elisabeth, le budget de la marine anglaise était de \$24,000 par an ; aujourd'hui, il est de \$100,000,000.

—La reine Victoria se fait construire un yacht qui coûtera un million et demi. Il marchera 20 nœuds à l'heure et sera prêt pour le mois de mars.

—Les journaux de Worcester annoncent la naissance d'un chat à deux faces. S'il fallait publier la liste des hommes à deux faces, les journaux seraient trop petits.

—Ontario a récolté cette année : 25 millions de minots de blé, 12 millions de minots d'orge, 36 millions de minots d'avoine, 13 millions de minots de pois et 34 millions de minots de patates.

—Proverbe abyssin : L'Abyssinie, comme les autres pays qui se respectent, se paye des proverbes. En voici un, que cite un journal : " Voulez-vous être heureux une journée ? Portez un manteau neuf. Une semaine, tuez un bœuf. Un mois, gagnez un procès. Un an, mariez-vous " Pas trop optimistes, les sujets de Ménélik, en matière de félicité conjugale.

—Le tombeau de Christophe Colomb, l'immortel découvreur du nouveau monde, a été mis à cord d'un paquebot qui a quitté la Havane, cette semaine, en route pour l'Espagne. Les cendres de Colomb reposaient dans la cathédrale de la Havane.

—Parmi les nouveautés de la mode d'automne figure encore le crépon, dont la vogue sera assez difficile à détrôner. Rien d'ailleurs ne fait de plus jolies toilettes à tout aller. Les fabricants anglais disent que la demande est si considérable qu'ils arrivent à peine à fournir, et que vu l'exclusivité de la demande, la plupart de leurs autres métiers ne sont pas en mouvement.

—Il règne encore dans nos campagnes un vieux préjugé qu'on a bien du mal à déraciner. On s'imagine que les couleuvres et les vipères sont tellement friandes de lait qu'elles s'introduisent dans les étables pour téter les vaches. Rien n'est moins exact. Pour s'en convaincre, il suffit d'essayer de nourrir en cage, avec du lait, des serpents, couleuvres, vipère, etc ; ils mourraient de faim plutôt que d'y toucher. Du reste il serait difficile que le serpent tâtât, car ses lèvres rigides l'en empêchent absolument. C'est une erreur de croire qu'en portant une jatte de lait dans un bois, on peut attirer tous les reptiles au même endroit et les tuer facilement. Ce que l'on a pris pour du lait, lorsqu'on a tué des couleuvres, c'est une salive blanchâtre qui est sécrétée en abondance quand un crapaud ou une souris est ingurgitée par le reptile.

—Un lac extraordinaire se trouve situé dans la région du Yukon et du Klondyke. Ce lac, auquel un missionnaire qui le découvrit, le P. Tossi, donna le nom de Salawik, offre ce phénomène étrange, parmi tous ses semblables de cette région de l'extrême nord, de ne pas geler l'hiver. De plus, et bien qu'on ne lui connaisse pas de communication avec la mer, son niveau monte en même temps que la marée sur les côtes de l'océan Glacial. Si le lac Salawik ne gèle pas, ce n'est pas parce que ses eaux sont très salées—

Mme PHILOMENE JACQUES

Dit : Je suis bien comme à l'âge de 20 ans et je mange comme un homme

Après 25 années de tortures causées par le beau mal et autres maladies, Mme Jacques est heureuse de faire connaître comment elle s'est guérie

Une femme ne peut être trop attentive à surveiller sa santé. Son bonheur comme jeune fille, épouse et mère en dépend. Bien souvent si dès la première attaque de beau mal ou autres maladies féminines, un remède sûr et efficace était pris, des années de souffrances et de tristesses seraient évitées. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont reconnues être le seul remède pour soulager et guérir toutes les femmes souffrantes. Elles agissent directement sur le délicat et important organe qui supporte le fardeau de la maternité. Des milliers de femmes qui étaient faibles, nerveuses, de mauvaise humeur et malheureuses épouses, sont aujourd'hui heureuses, en santé et robustes. Tel est toujours le résultat qui suit l'usage de ce merveilleux remède. Lisez ce que nous écrit une dame reconnaissante : " Je suis heureuse de vous écrire pour vous dire qu'après 25 années de souffrances causées par le beau mal et compliqué d'une maladie des reins, et du foie, je suis parfaitement guérie, grâce au bon traitement de vos médicaments spécialisés et des Pilules Rouges du Dr Coderre. " Maintenant, je puis faire tous les ouvrages de la maison sans fatigue et ne souffre plus de ce terrible beau mal ni de mes autres maladies. Je suis comme à l'âge de 20 ans et me vois renforcer tous les jours. J'ai un bon appétit, je mange comme un homme. Je suis heureuse de vous dire toute ma reconnaissance, car jusqu'à ce que je prenne les Pilules Rouges du Dr Coderre, je ne savais pas ce que c'était que de jouir d'une bonne santé. " Mme Philomène Jacques, 430 rue Lockwood, Alpena, Mich. Les Pilules du Dr Coderre ont guéri des femmes qui avaient souffert pendant 25 et même



MME PHILOMÈNE JACQUES

40 ans. Elles ont guéri des jeunes filles bien malades et qui étaient sur le chemin de la consommation. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la leucorrhée, chute de la matrice, maladies des ovaires, menstruation trop faible, abondante et douloureuse, tiraillement dans le bas-ventre, mal de côtes, mal de reins, constipation, palpitation du cœur, douleur d'estomac

et entre les épaules, les crises hystériques, danse de St-Guy, le mal de tête et toutes les maladies du changement d'âge, chaleurs, bouillonnement du sang, enflure des jointures, froidure des pieds et des mains. Elles sont incomparables pour réparer, purifier et enrichir le sang appauvri et vicié.

Nous avons ouvert au No 274 rue St-Denis, un bureau de consultations pour les femmes qui préfèrent consulter nos médecins, personnellement. Tous les jours excepté le dimanche, de 10½ hrs a.m. à 5 hrs p.m., nos bureaux seront ouverts pour recevoir les dames et les demoiselles qui voudront voir nos spécialistes. Venez sans crainte, vous n'avez rien à payer. NE CÉSEZ JAMAIS de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre sans consulter nos médecins spécialistes. Envoyez-leur une description complète de votre maladie, dites-leur tout, vous n'avez rien à craindre ; adressez votre lettre au " Département Médical, Boîte 2306, Montréal " Nos médecins seuls ouvriront vos lettres et les tiendront confidentielles.

EN GARDE ! Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de leur pharmacien des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte et qu'elles ne sont pas mieux. Méfiez-vous, mesdames, de ces pilules qu'on vous offre ainsi, ce ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, mais des imitations dangereuses pour votre santé. Refusez-les. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes contenant 50 pilules rouges chacune. Jamais autrement. Nous les expédions au Canada et aux Etats-Unis ; pas de douane à payer. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTRÉAL.

elles ne le sont au contraire nullement— c'est bien parce que sa température s'élève en hiver, et elle s'élève au point qu'il deviendrait agréable de s'y baigner. Aussi les eaux de ce lac — qui mesure 60 milles de large — deviennent-elles alors le refuge de tous les poissons des cours d'eau qui l'alimentent et l'affluence de ces poissons y serait telle qu'on pourrait en prendre à la main et en tuer un quantité considérable avec un bâton.

C'EST TRISTE

Que de voir ces pauvres poitrines brisées, ces santes fatalement compromise faute de s'être soigné avec un remède aussi sûrement efficace que le *Baume Rhumal*.

LECTURES POUR TOUS

Le second numéro de cette revue est digne de son aîné. Comme celui-ci, il répond aux aspirations de toutes les classes de la société. Il amuse, intéresse, instruit, émeut, passionne.

En voici d'ailleurs le sommaire : La journée de l'empereur d'Allemagne.— A travers les glaces et les sables de l'Asie centrale ; voyage du Dr Sven Hedin.— Léonard de Vinci, peintre, poète et savant, par E Müntz.—Le morceau de pain, nouvelle, par F. Coppée.—Le sifflet enchanteur, histoire pour les petits, par A. Dumas.—Le musée des objets perdus à la Préfecture de police.—Les Etres géants des premiers âges.—Alise, roman, par J. Lermine.—Rachat d'enfants, de la faute à la vie honnête.—Les millions de Barnum.—Sourire d'Avril, valse, par M. Depret.

Enfin, le numéro contient trois amusants sujets de concours dont les prix représenteront aux heureux gagnants la somme de 1800 francs en livres de la Librairie Hachette.

Les Lectures pour Tous seront entre toutes les mains : elles sont le livre qu'on lit partout. Jamais publication n'a mieux justifié son titre : elle réalisent enfin le rêve qui semblait jusqu'ici impossible, une Revue populaire.

LE PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER

RECOMMANDE

A la suite de maladies graves. Dans les maladies dues à l'impureté du sang. Dans les maladies de la peau. Dans le dérangement des organes internes. Aux convalescents et aux personnes faibles.

Demandez nos circulaires et certificats.

LA CIE MEDICALE DE VALLEYFIELD BUREAU DE MONTREAL, 44 BANQUE DU PEUPLE

POURQUOI ?

Pourquoi souffrir quand on a à sa portée le *Baume Rhumal* qui supprime la toux, le rhume, en un rien de temps.

—L'élasticité est excellente pour les bretelles, mais très mauvaise pour les consciences.

SOYEZ SUR VOS GARDES

Contre les affections des voies respiratoires, il n'est pas de remède aussi précieux que le *Baume Rhumal*. 25c partout.

Pour chapelets des RR. PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de Saint-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 133, rue Shaw, Montréal.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield. 1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.



★ VIN ★ ST-LEHON

Naturel, Tonique, Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

Seuls agents au Canada.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.
En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Stout, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: Edifice New York Life, Montréal.
{ et Atlantic Bldg., Washington, D. C.

LADRESLAVIER
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283 MONTREAL
- MARÉCHAL 842 P. Q.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
des COLIQUES et NAUSÉES
sans AUCUNE PÉRIODE
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
CAPSULES
L. KIRN
à l'extrait éthéré de
de FOUGÈRE MÈLE Pur
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
FAH, Pharmacie HAUSOV,
54, Boulevard Edgar-Quint
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, C.-P. de Hartigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

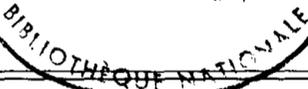
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

TÉL. BELL 2818.

1295

80-11-87



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA



GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

U. PERREAU

RELIEUR

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de textes et quatre pages de gravures chaque semaine.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 58. 29f 15f
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

Fourrures de toutes sortes

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures.

Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.**

35 ans d'expérience

Chapeaux d'Automne

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

65,181

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826 ...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal... \$4.00 par an
Hors Montréal... 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An... \$1.00 Six mois... 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapl'au, Mgr Lafèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, 1911